



En pays lointain (recueil)

Jack London

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

II

Hay Stockard s'était mis à jurer, et employait pour manifester sa colère les rudes monosyllabes de sa langue maternelle. Sa compagne détournait les yeux des pots et des plats pour suivre son regard qui scrutait attentivement le fleuve. C'était une femme de la contrée du Teslin, habituée de longue date aux emportements de son mari. Une raquette se détachait-elle, ou bien se trouvait-on en présence d'une question de vie ou de mort ? Elle savait tout de suite de quoi il retournait, rien qu'au ton et à l'importance du juron. Aussi comprit-elle en l'occurrence qu'il convenait de prêter quelque attention à ce qui se passait.

Une longue pirogue, dont les pagaies reflétaient les rayons du soleil déclinant vers l'Ouest, traversait diagonalement le courant et se dirigeait vers la baie.

Hay Stockard ne la quittait pas des yeux. Trois hommes pagaient avec des mouvements rythmés et précis, mais un mouchoir rouge, noué sur la tête de l'un d'eux, frappa son regard.

— Bill ! cria-t-il. Oh, Bill !

Un géant à l'aspect balourd et dégingandé se glissa en roulant hors d'une des tentes, bâilla et se frotta les paupières encore lourdes de sommeil. Il aperçut l'étrange pirogue, et écarquilla soudain les yeux.

— Par Mathusalem ! C'est ce damné pilote du ciel !

Hay Stockard fit un signe de tête résigné, esquissa un geste comme pour prendre son fusil, puis haussa les épaules.

— Descends-le ! — suggéra Bill, — et l'affaire sera réglée tout de suite. Si tu ne m'écoutes pas, il va sûrement tout faire rater.

Mais l'autre déclina cette mesure radicale et s'en alla, en ordonnant à la femme de reprendre ses occupations. Puis il emmena Bill le long du rivage.

Les deux Indiens qui occupaient la pirogue l'échouèrent sur le bord de la baie tandis que le Blanc, remarquable par son luxueux couvre-chef, remontait la berge.

— Comme Paul de Tarse, je vous salue. Que la paix soit avec vous dans la grâce du Seigneur !

Ses avances furent accueillies sans enthousiasme et ne reçurent aucune réponse.

— Salut à toi, Hay Stockard, blasphémateur et philistin. Dans ton cœur vit le culte de Mammon, dans ton esprit s'agitent les diables astucieux, et dans ta tente demeure la créature avec laquelle tu vis en concubinage. Cependant, même en ce lieu sauvage, moi Sturges Owen, apôtre du Seigneur, je t'ordonne de te repentir et de rejeter au loin tes iniquités.

— Épargnez vos homélies, épargnez-les ! répondit Hay Stockard d'un ton bourru. Il vous les faudra tout à l'heure pour Baptiste Le Rouge, là-bas. Et il désigna de la main le camp indien d'où le métis, le regard rivé sur eux, s'efforçait de reconnaître les nouveaux venus.

Sturges Owen, propagateur de la lumière et apôtre du Seigneur, se planta sur le haut de la pente et ordonna à ses hommes d'apporter le campement.

Stockard l'y accompagna.

— Écoutez, dit-il au missionnaire, en le saisissant par l'épaule et en le faisant pirouetter sur lui-même. Est-ce que vous tenez à votre peau ?

— Ma vie est sous la garde du Seigneur, et je me borne à travailler dans sa vigne.

— Ça va, ça va ! Est-ce un poste de martyr que vous cherchez ?

— Si c'est sa volonté !

— En ce cas, vous serez servi à souhait. Mais je tiens auparavant à vous donner un petit conseil, vous en ferez ce que vous voudrez. Je vous préviens que si vous restez ici, votre carrière va se trouver subitement brisée, et non seulement la vôtre, mais celle de vos hommes, celle de Bill et celle de ma femme.

— Laquelle est une fille de Belial, et ne révère point la véritable Église.

— ...Et la mienne propre. Passe encore que vous vous attiriez des désagréments, mais nous allons en être les victimes. Si vous vous en souvenez, nous avons hiverné ensemble l'année dernière. J'ai pu me rendre compte que vous étiez un brave homme et un crétin. Que vous estimiez être votre devoir de combattre le paganisme, c'est fort bien, mais au moins apportez quelque discernement dans la manière dont vous l'exercez. Cet homme-là, Baptiste le Rouge, n'est pas un Indien ; il descend de la même souche

que nous. Il est aussi tenace que j'ai jamais pu l'être et aussi sauvagement fanatique dans un sens que vous l'êtes dans l'autre. Quand vous serez aux prises, vous et lui, l'enfer sera déchaîné. Pour ma part, je me soucie fort peu d'être mêlé à cette affaire. Comprenez-vous ? Suivez mon conseil, et déguerpissez ! En descendant le fleuve, vous rencontrerez les Russes. Il y a sûrement des prêtres du rite grec parmi eux, qui vous feront passer sain et sauf jusqu'à la mer de Behring, à l'embouchure du Yukon et d'où il ne vous sera pas difficile de gagner les pays civilisés. Croyez-m'en, fuyez aussi vite que Dieu vous le permettra.

— Celui qui porte Dieu en son cœur et l'Évangile dans sa main se moque des machinations des hommes ou du diable, répondit avec fermeté le missionnaire. Je verrai ce pêcheur et je triompherai de son impiété. Une brebis égarée qu'on ramène au bercail est une plus grande victoire que la conversion de mille païens. Celui qui est fort dans le mal peut être autant dans le bien, ainsi qu'en témoigna Saül lors de son voyage à Damas pour ramener des chrétiens captifs à Jérusalem. Et la voix du Sauveur lui parvint, clamant : « Saül, Saül, pourquoi me persécutes-tu ? » Et là-dessus, Paul se rangea du côté du Seigneur et devint par la suite un puissant sauveur d'âmes. Suivant ton exemple, Paul de Tarse, je cultive le champ du Seigneur, en butte aux épreuves, aux tribulations, aux rebuffades, aux sarcasmes, aux coups et aux injures pour l'amour de Lui.

— Apportez le petit sac de thé et une bouilloire d'eau, cria-t-il aussitôt après à ses rameurs, sans oublier le quartier de caribou et le poêlon.

Quand ces trois hommes, convertis jadis par lui, furent arrivés sur la berge, ils tombèrent à genoux, les mains embarrassées, les

épaules chargées du matériel de campement, et offrirent à Dieu des actions de grâces pour leur avoir permis de traverser le désert et d'arriver à bon port.

Hay Stockard regardait s'accomplir le rite d'un air goguenard et désapprobateur. Son esprit pratique ne pouvait en saisir le côté romanesque et solennel... Baptiste Le Rouge, qui l'épiait toujours au loin, reconnut la posture traditionnelle. Il revit en pensées la jeune femme qui avait partagé sa couche sous les étoiles, dans les collines et les forêts, et la femme-enfant qui reposait quelque part au bord de la morne baie d'Hudson.

III

— Que diable, Baptiste ! Il ne peut être question de cela, pas un instant ! Cet homme est un imbécile, et un être inutile dans la création, je te l'accorde volontiers. Tu conviendras cependant que je ne peux te le livrer ainsi.

Stockard s'arrêta, essayant de traduire par ses paroles les rudes convictions morales qu'il sentait dans son cœur.

— Il m'a tourmenté autrefois, Baptiste, et il recommence aujourd'hui ; il m'a causé toute sorte de tracas, mais ne vois-tu pas qu'il est de ma race ? un blanc, et... et... Eh bien ! je ne pourrais racheter ma vie aux dépens de celle d'un autre, fût-il un nègre.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Baptiste Le Rouge. Je t'ai fait grâce tout à l'heure ; maintenant je te donne le choix. Je vais revenir accompagné de mes prêtres et de mes guerriers ; ou bien je te tuerai, ou bien tu renieras ton Dieu. Abandonne-moi ton

prêtre et tu pourras partir en paix, sinon votre piste se terminera ici. Tout mon peuple est contre vous, jusqu'aux enfants. Tu vois : ils ont déjà enlevé vos pirogues.

Il montra le fleuve. Des gamins, tous nus, descendus à la nage au fil de l'eau, avaient détaché les pirogues qu'ils lançaient dans le courant. Une fois parvenus hors de portée d'un coup de fusil, ils grimpaient par-dessus bord, et pagayaient vers le rivage.

— Livre-moi le prêtre et je te les rends. Allons ! décide-toi, mais réfléchis bien avant de parler.

Stockard hocha la tête. Son regard tomba sur la femme du Teslin qui allaitait son fils, et il aurait cédé, si ses yeux n'avaient rencontré les hommes qui se tenaient devant lui.

Sturges Owen continuait à pérorer.

— Je n'ai pas peur, dit-il. Le Seigneur me soutient de sa main droite, et je suis prêt à me rendre seul au camp du mécréant. Il n'est pas trop tard. La foi renverse des montagnes. Même à la onzième heure, je puis encore gagner son âme à la Vérité.

— Attrape cette brute de métis et ligote-le, chuchota Bill à l'oreille de son chef, tandis que le missionnaire, affalé sur le tapis, discutait avec les païens. Prends-le comme otage et assomme-le si les autres résistent.

— Non ! répondit Stockard. Je lui ai juré qu'il pouvait nous parler sans crainte. Ce sont les règles de la guerre, Bill, les règles de la guerre. Il a joué franc jeu et ne nous a pas pris en traître. Et puis, que diable ! mon vieux, je ne peux pas manquer à ma parole.

— Lui aussi tiendra la sienne, sois tranquille.

— Je n'en doute pas, mais je ne supporterai pas qu'un métis se montre plus beau joueur que moi. Pourquoi ne pas lui accorder ce qu'il demande ? Abandonnons-lui le missionnaire et que tout soit dit.

— N... non, répondit Bill en hésitant.

— C'est là que le soulier te blesse, hein ?

Bill rougit un peu et laissa tomber la conversation. Le métis attendait toujours la décision. Stockard vint à lui.

— Voici ce que j'ai à dire, Baptiste. J'ai traversé ton village tout à fait par hasard, en me rendant vers le haut du Koyukuk. Je ne voulais faire aucun mal, et mon cœur est encore plein des meilleures intentions. Ce prêtre est venu te voir sans que je l'y aie invité. N'eussé-je pas été là, il serait venu tout de même. Maintenant qu'il se trouve parmi nous, comme il appartient à ma race, mon devoir est de le défendre. Je n'y faillirai pas. Mais songes-y, ce ne sera pas un jeu d'enfant. Quand tout sera fini, ton village sera vide et silencieux et ta tribu ravagée comme par une famine. Nous aurons disparu, il est vrai, mais quand même, la fleur de tes guerriers...

— Mais les survivants auront la paix, et la religion des dieux étrangers et les paroles de leurs prêtres ne bourdonneront pas dans leurs oreilles.

Les deux hommes haussèrent les épaules et se détournèrent chacun de son côté. Le métis revint à son propre camp.

Le missionnaire appela ses deux hommes, et ils se mirent en prière.

Stockard et Bill abattirent les quelques pins qui les entouraient et les disposèrent en manière de retranchement à hauteur d'homme.

Le bébé s'étant endormi, sa mère le coucha sur un tas de fourrures et prêta la main pour fortifier le camp. Trois côtés se trouvaient ainsi protégés, la pente rapide empêchant toute attaque par derrière.

Ces préparatifs terminés, les deux hommes parcoururent le terrain découvert et le débarrassèrent des broussailles clairsemées çà et là.

Du camp opposé s'élevait le grondement des tambours de guerre et les voix des prêtres excitant la colère de leur peuple.

— Le pire est qu'ils vont tous se précipiter sur nous en même temps, dit Bill, comme il revenait la hache sur l'épaule.

— Et attendre jusqu'à minuit, au moment où il fait trop noir pour bien tirer.

— Alors commençons le bal. Il n'est pas trop tôt.

Bill échangea sa hache pour un fusil et se coucha avec soin sur le sol. Un des sorciers, se dressant plus haut que les autres Indiens, se détachait distinctement. Il le visa.

— Tout est prêt ? demanda-t-il.

Stockard ouvrit la boîte aux munitions, plaça la femme à l'abri pour qu'elle pût recharger les armes, et donna le signal.

Le sorcier s'écroula. Il y eut un instant de silence, puis un hurlement sauvage et une volée de flèches d'os s'abattit à peu de distance du retranchement.

— Je serais content de voir le bougre de près, dit Bill, en remplaçant la douille vide. Je jurerais que je l'ai troué juste entre les deux yeux.

— Cela n'aura pas suffi ! dit Stockard en hochant tristement la tête.

Évidemment, Baptiste avait apaisé les plus belliqueux de ses hommes et, au lieu de déclencher une attaque à la grande lumière du jour, le coup de fusil avait provoqué une retraite précipitée et les Indiens s'étaient retirés du village, hors de la ligne de feu.

Dans l'excitation de sa ferveur de prosélytisme, soutenu par la main de Dieu, Sturges Owen se serait aventuré seul dans le camp du mécréant, prêt aussi bien au martyre qu'au miracle. Mais, pendant la trêve qui s'ensuivit, la fièvre de ses convictions s'éteignit peu à peu et sa véritable nature reprit le dessus. La peur physique l'emporta sur l'espoir divin, et l'amour de Dieu fut maté par celui de la vie.

Pour lui ce n'était pas une première expérience, ses anciennes faiblesses allaient réduire à néant ses sublimes résolutions. Il connaissait fort bien ce genre de lutte, où il avait toujours eu le dessous. Il se remémorait le jour où ses compagnons, surpris par une effroyable débâcle glaciaire, se débattaient comme des fous à coups de pagaies contre les premières vagues qui menaçaient de les engloutir. Au moment le plus critique, il avait, jouet d'une épouvante bien humaine, laissé tomber sa propre rame pour im-

plorer éperdument la pitié de son Dieu. Et il en avait été de même en bien d'autres circonstances. Ce sont là des souvenirs qu'on n'aime pas à évoquer. Il se sentait humilié de constater en lui l'esprit si fort et la chair si faible. Mais l'amour de la vie ! L'amour de la vie ! Il ne pouvait l'extirper de son être. Pour cet amour, ses ancêtres obscurs avaient perpétué leur race, et il était destiné à la continuer. Son courage, — si on peut employer ce terme, — son courage était pétri de fanatisme. Celui de Stockard et de Bill s'inspirait d'un idéal aux racines profondes. Ils aimaient la vie autant que lui, mais s'attachaient davantage aux traditions de la race. Ils ne défiaient pas la mort, mais ils étaient assez braves pour refuser de vivre au prix de la honte.

Le missionnaire se dressa soudain, aiguillonné par la soif du sacrifice. Il esquaissa le geste d'escalader sa barricade pour se rendre à l'autre camp, mais se laissa retomber, masse tremblante et gémissante.

— L'homme s'agite et Dieu le mène ! Que suis-je pour mépriser ses décisions ? Avant la création du monde, tout l'avenir était déjà consigné au livre de la vie. Ver de terre que je suis, oserai-je en effacer les pages ? L'esprit doit se soumettre à la volonté divine !

Bill l'empoigna, le planta debout et, sans mot dire, le secoua violemment. Puis il le lâcha — paquet de nerfs apeuré — et porta son attention sur les deux convertis. Mais ceux-ci, impassibles, procédaient avec bonne humeur et diligence aux préparatifs du combat.

Stockard, après un bref conciliabule à voix basse avec la femme du Teslin, se tourna vers le missionnaire. Apporte-le ici,

ordonna-t-il à Bill. Et maintenant, dit-il à Sturges Owen, quand celui-ci eut été déposé devant lui, tu va nous marier et grouille-toi, hein ? Et s'adressant à Bill, il ajouta en manière d'excuse :

— On ne sait pas comment tout cela peut finir, aussi ai-je pensé mettre de l'ordre dans mes affaires.

La femme obéit aux ordres de son seigneur blanc. La cérémonie ne prenait pour elle aucune signification. À ses yeux elle était son épouse, et cela dès le premier jour de leur rencontre. Les convertis servirent de témoins. Bill se tint près du missionnaire et l'aida dans ses défaillances de mémoire. Stockard souffla les réponses à la femme et, le moment venu, à défaut de mieux, il lui entoura le doigt avec son pouce et son index, en guise d'anneau.

— Embrasse la mariée ! tonna Bill, et Sturges Owen n'eut pas la force de refuser.

— Maintenant, baptise le petit !

— Et dans les règles, hein ! ajouta Bill.

— Voilà le bagage qu'il faut pour une nouvelle piste, expliqua le père en prenant l'enfant des bras de sa mère.

Stockard se mit à plaisanter.

— Un jour, dit-il, j'étais allé me faire ravitailler aux Cascades. On m'avait fourré de tout dans mon sac, sauf du sel. Tant que je vivrai, je me rappellerai la fadeur de ces aliments ! Si la femme et la même doivent, ce soir, partir pour le grand voyage, au moins seront-ils, eux, pourvus de sel pour leur casse-croûte. Entre nous. Bill, tout cela n'est que fumisterie, mais si ça n'avance à rien, ça ne peut non plus faire du mal.

Une tasse d'eau servit de fonts baptismaux ; on emmena l'enfant dans un coin bien abrité de la palissade. Les hommes firent du feu et préparèrent le repas du soir.

Le soleil, précipitant sa course vers le Nord, s'abaissait graduellement à l'horizon où le ciel se teinta de sang. Les ombres s'allongèrent, la lumière diminua et, dans les retraites obscures de la forêt, la vie s'éteignit peu à peu. Les oiseaux sauvages du fleuve eux-mêmes atténuèrent leurs rauques bavardages et renouvelèrent une fois de plus leur simulacre de sommeil nocturne.

Seuls, les Indiens accentuaient leur vacarme ; les grands tambours de guerre tonnaient à qui mieux mieux, et les voix s'élevaient en chants sauvages. Mais quand le soleil fut couché, le tumulte cessa. À minuit, le silence était complet partout à la ronde. Stockard, agenouillé, jeta un coup d'œil par-dessus les troncs d'arbres. À ce moment, l'enfant poussa un gémissement, et il sursauta. Lorsque la mère se pencha sur le bébé, celui-ci s'était déjà rendormi.

Le calme était profond, incommensurable.

Tout à coup, à plein gosier, les rouges-gorges saluèrent l'aurore de leur concert. La nuit était déjà terminée.

Une vague de formes confuses déferla sur le terrain découvert. Les flèches commencèrent à siffler, les cordes des arcs à vibrer, et le fracas des fusils leur donna la réplique. Un javelot, vigoureusement lancé, traversa de part en part la femme du Teslin, penchée sur son petit. Une flèche perdue pénétra par un interstice des troncs d'arbres et alla se planter dans le bras du missionnaire.

Il ne fallait pas songer à arrêter la ruée. Les cadavres des Indiens s'amoncelaient, mais les survivants continuaient d'avancer et venaient, comme une mer, se briser contre la barricade qu'ils submergeaient.

Sturges Owen se réfugia dans la tente, tandis que les autres étaient emportés dans le flot humain où ils disparurent.

Hay Stockard émergea seul de la surface. Il avait réussi à saisir une hache, dont il frappait à tour de bras les Peaux-Rouges qui se dispersèrent en hurlant comme des chiens.

Une main noire, empoignant l'enfant par un pied, l'arracha de dessous le cadavre de sa mère. Tournoyant au bout d'un bras, le pauvre petit corps vint s'écraser contre la barricade. D'un coup de hache, Stockard fendit la tête de l'homme jusqu'au menton. Puis, frappant sans relâche, il se mit à déblayer le terrain. Les sauvages se resserraient en cercle autour du blanc, et firent pleuvoir sur lui une grêle de javelots et de flèches à pointes d'os.

Tout à coup, le soleil se montra. Ils continuèrent, dans l'ombre rougeâtre, à reculer, puis à avancer, suivant les chances de la bataille. À deux reprises, Stockard eut le bras comme paralysé par les coups par trop violents que lui assénaient les Indiens. Ceux-ci en profitèrent pour se jeter sur lui, mais chaque fois il parvint à se ressaisir et à les éloigner avec sa hache.

Ils tombaient sous Stockard, qui piétinait les morts et les moribonds dans la boue rouge et glissante. Le soleil continuait à briller et dans l'air retentissait le chant des rouges-gorges.

Les Indiens épouvantés s'écartèrent du Blanc qui, hors d'haleine, s'appuya sur sa hache.

— Sang de mon âme ! — cria Baptiste Le Rouge — tu es au moins un homme, toi ! Renie ton Dieu, et je t'accorde encore la vie.

Stockard repoussa son offre par un juron, faiblement, mais avec dignité.

— Regarde donc ! Voici une femme !

On venait d'amener Sturges Owen devant Baptiste. À part une égratignure au bras, il était indemne. Il jetait néanmoins autour de lui des regards affolés par la peur. Le corps de l'héroïque blasphémateur, couvert de blessures et hérissé de flèches, appuyé d'un air de défi sur sa hache, calme, indomptable, superbe, finit par fixer son attention languissante. Il envia un instant ce héros capable d'affronter les portes de la mort avec une telle sérénité. Sûrement cet homme, et non lui, Sturges Owen, avait dû être coulé dans le même moule que le Christ. Il entendit confusément gronder en lui la malédiction de ses ancêtres, et rougit de la lâcheté morale qui, du fond d'un long passé, s'était transmise jusqu'à lui. Alors, plein de colère, il s'indigna contre cette puissance créatrice, dont le symbole lui importait peu à présent, et qui l'avait façonné, lui, son serviteur, de si faible argile.

Cette révolte intérieure et la pression des faits eussent suffi pour amener un homme d'un autre calibre que Sturges Owen à abdiquer sa foi ; pour celui-ci, les conséquences étaient inévitables.

Si on l'avait élevé à la dignité de servir le Seigneur, c'était pour mieux l'abaisser ensuite. On lui avait bien donné la foi et l'esprit, mais il lui manquait la force qui permet de surmonter tous les obstacles.

— Où est maintenant ton Dieu ? demanda le métis.

— Je n'en sais rien ! répondit-il, droit et immobile comme un enfant récitant son catéchisme.

— As-tu seulement un Dieu ?

— J'en avais un !

— Et maintenant ?

— Je n'en ai plus.

Hay Stockard essuya le sang qui lui coulait dans les yeux, et partit d'un éclat de rire. Le missionnaire le regarda étrangement, et comme dans un songe. Il lui sembla qu'une infinie distance le séparait du présent, comme s'il eût été soudain transporté dans le recul des âges. Dans le drame auquel il venait d'assister, et celui qui se déroulait maintenant, il ne jouait aucun rôle. Il regardait en spectateur, de loin, de très loin.

Les paroles de Baptiste lui parvinrent comme assourdies.

— Très bien ! veillez à ce que cet homme parte librement et qu'il ne lui soit fait aucun mal ! qu'il s'en aille en paix ! Donnez-lui une pirogue et des provisions. Dirigez-le du côté des Russes, afin qu'il puisse parler à leurs prêtres de Baptiste Le Rouge, dans la contrée duquel il n'y a pas de Dieu.

Les guerriers le conduisirent au bord du talus, et là ils s'arrêtèrent pour être témoin du dernier acte de la tragédie.

Le métis se tourna du côté de Hay Stockard.

— Il n'y a pas de Dieu ! affirma-t-il.

Pour toute réponse, l'homme se mit à rire. Un des jeunes Indiens se préparait à lancer un javelot de guerre.

— As-tu un Dieu ?

— Oui ! le Dieu de mes pères.

Il changea sa hache de place pour l'avoir mieux en main. Baptiste Le Rouge fit un signe et le javelot arriva en plein dans la poitrine du blanc. Sturges Owen vit la pointe d'ivoire lui ressortir dans le dos. Puis l'homme chancela, le sourire toujours aux lèvres, tomba en avant, et on entendit le bruit sec que fit la flèche en se brisant sous son poids.

Alors, le prêtre descendit le fleuve pour porter aux Russes le message de Baptiste Le Rouge, dans le pays duquel il n'existait pas de Dieu.

MÉPRIS DE FEMMES • MÉPRIS DE FEMMES • I

Ce fut une très regrettable méprise qui dressa, l'une contre l'autre, Freda et Mrs Eppingwell.

Bien que la cause même de leur désaccord ne fût connue que de quelques hommes, l'aventure, malgré le nombre des années écoulées depuis, n'est oubliée de personne, et elle restera probablement encore longtemps gravée dans le souvenir.

Freda, danseuse de profession, était Grecque d'origine. C'est du moins ce que l'on disait : mais la violente énergie de ses traits

et la lueur infernale de son regard pouvaient bien en faire douter.

Elle possédait les plus belles fourrures de toute la contrée, du Chilcoot à Saint-Michaël ; et son nom voltigeait sur toutes les lèvres.

Mrs Eppingwell, femme d'un capitaine, était aussi une étoile sociale de première grandeur. Dans la société la plus select de Dawson, la « clique officielle », comme la qualifiait avec dépit ceux qui en étaient exclus, cette belle personne jetait son éclat.

L'Indien Sitka Charley avait eu une fois l'occasion de voyager en sa compagnie. C'était en pleine famine, alors que la vie d'un homme valait moins qu'une tasse de farine. Il l'avait jugée comme supérieure entre toutes ; et le jugement de l'Indien, qui allait droit à l'essentiel, faisait oracle ; son opinion prévalait dans tous les camps du cercle arctique.

Freda et Mrs Eppingwell avaient un merveilleux talent pour conquérir et asservir les hommes, mais chacune à sa façon.

Mrs Eppingwell, d'emblée dominatrice, régnait chez elle et à la caserne ; elle avait imposé sa loi à tous les jeunes hommes, y compris aux chefs du pouvoir judiciaire et exécutif.

Freda, souple et insinuante, conquiert la ville. Et, en somme, elle avait soumis à son autorité les mêmes hommes que Mrs Eppingwell bourrait de thé et de conserves dans sa cabane de rondins au flanc de la colline.

Ces deux femmes menaient une existence nettement séparée. On peut dire qu'elles s'ignoraient complètement. Toutes deux avaient prêté l'oreille aux racontars du camp ; mais c'était simple curiosité ; elles ne cherchaient pas à en apprendre davantage.

Leur quiétude n'aurait jamais été troublée si une aventurière, en l'espèce une beauté professionnelle, n'était venue sur la première glace, en superbe attelage. Sa réputation mondiale l'avait précédée.

Cette personne au nom théâtral de Loraine Lisznayi précipita les événements. Ce fut à cause d'elle que Mrs Eppingwell descendit un jour le flanc de la colline pour pénétrer dans le domaine de Freda et que Freda jeta la confusion dans la ville et l'embarras au bal du gouverneur.

Tout cela est de l'histoire ancienne pour les habitants du Klondike. Rares sont les gens de Dawson qui en connaissent véritablement les dessous, et plus rares encore ceux qui peuvent se flatter d'avoir discerné les vrais mobiles auxquels obéirent la femme du capitaine et la danseuse grecque.

L'auteur ne cherche pas à rendre l'aventure plus compréhensible ; il se contente d'en exposer les données. Elle eut une solution. Tout l'honneur en revient à Sitka Charley, comme on le verra bien. Freda n'était pas femme à confier ses secrets à un écrivassier ; et ce n'est pas non plus Mrs Eppingwell qui eût voulu divulguer les siens. Peut-être plus tard toutes deux se laissèrent-elles aller à parler... Mais cette supposition est bien peu vraisemblable.

II

En apparence du moins, Floyd Vanderlip passait pour un des plus solides gaillards de tout Dawson. Ni le dur labeur, ni la plus

grossière pitance n'avaient rien pour l'effrayer ; ses premières aventures en témoignent amplement. Devant le danger, il devenait un vrai lion. Quand il lui arriva de tenir en échec un demi-millier d'hommes affamés, tout le monde put dire que jamais œil plus calme n'avait fixé le reflet du soleil sur la mire d'un fusil.

Il n'avait qu'une faiblesse, excès de force peut-être : c'était de ne pas savoir diriger sa force. Cet être plein d'énergie manquait totalement d'esprit de coordination.

Certes il possédait un tempérament d' amoureux et des plus vifs encore. Mais il sut lui imposer silence. Durant de longues années, les collines glaciales furent ses eldorados étincelants ou il vivait de viande d'élan et de saumon.

Or, quand il eut enfin planté ses pieux sur un des claims les plus riches du Klondike, sa passion pour les femmes commença à sourdre et elle éclata lorsque notre homme fut unanimement proclamé roi du Bonanza, et qu'il eut conquis sa place dans la société.

Floyd Vanderlip se rappela alors qu'il avait une fiancée aux États. L'idée qu'elle l'attendait encore lui devint obsédante ; et, ma foi, cet homme qui vivait au 53 degré de latitude nord, considéra comme très agréable de prendre épouse.

Il adressa donc une belle épître de circonstance à la dite fiancée, une certaine Flossie, et lui ouvrit un crédit assez large pour la défrayer de toutes ses dépenses, trousseau et chaperon y compris. Aussitôt après, il fit bâtir une cabane confortable sur sa concession, en acheta une autre à Dawson et fit part de la nouvelle à ses amis.

L'attente ne tarda pas à lui devenir insupportable ; sa soif d'aimer, trop longtemps inassouvie, ne pouvait se contenir davantage.

Flossie arrivait, certes ; mais Loraine Lisznayi était dans la place.

Cette Loraine Lisznayi commençait à éprouver quelques difficultés à soutenir sa réputation mondiale. Elle avait perdu quelque peu de sa fraîcheur, si appréciée du temps où elle posait dans les ateliers des reines-artistes, lorsque princes et cardinaux venaient, prétendait-elle, lui rendre leurs hommages.

Pour comble d'ennui, ses finances n'étaient plus dans un état très brillant. Après une vie d'aventures, pouvait-elle rêver une meilleure fin qu'avec un roi du Bonanza, un personnage dont la fortune était si formidable qu'il ne fallait pas moins de sept chiffres pour l'indiquer ? Comme le soldat prudent qui cherche une confortable retraite après de longues années de campagne, elle était venue dans le Northland avec la sage intention de se marier. Aussi un jour glissa-t-elle un certain regard dans les yeux de Floyd Vanderlip, et cela au moment même où Vanderlip achetait, dans un magasin de la Compagnie P. C., du linge de table pour Flossie.

Ce regard porta droit au but.

Quand un homme dispose de lui-même, on lui passe bien des fredaines qui feraient jeter les hauts cris si on ne le savait point libre. Or, Floyd Vanderlip n'était plus libre. Tout le monde parlait déjà de sa future union avec Flossie dont on attendait la venue. Aussi quels murmures lorsqu'on vit Loraine Lisznayi descendre

la rue principal de Dawson avec l'attelage de chiens-loups du roi de l'or !

Une femme, reporter de l'Étoile de Kansas City étant venue pour prendre des photographies des propriétés de Vanderlip, Lorraine fut son acolyte et l'aida à la rédaction d'un article de six colonnes. Les deux femmes furent à cette occasion magnifiquement traitées dans la cabane préparée pour Flossie dont le linge de table rehaussa l'éclat du festin.

On remarqua de fréquentes allées et venues. D'autres festins eurent lieu. Tout s'y passa correctement, soit dit en passant ; n'empêche qu'on ne se fit pas faute d'en jaser ferme, de façon aigre-douce de la part des hommes, avec dépit manifeste de la part des femmes.

Seule, Mrs Eppingwell ne voulut rien entendre. Des rumeurs vagues montaient bien jusqu'à elle ; mais, peu portée au jugement téméraire, elle ferma les oreilles à la médisance. En somme, elle prêta peu d'attention à ce qui se disait.

Freda ne fit pas de même. Elle n'avait sans doute aucune raison d'être indulgente envers les hommes ni de les plaindre ; mais, par une étrange disposition de sa nature, elle s'attendrissait sur les femmes, et sur celles-là même qu'elle était en droit d'aimer le moins. Son cœur s'attendrit donc à la pensée de Flossie qui, en ce moment, suivait la longue piste pour rejoindre un homme qui allait peut-être se lasser de l'attendre.

Freda se la représentait comme une jeune fille timide et affectueuse, avec une bouche sans énergie, des lèvres gentiment boudeuses, une chevelure ébouriffée, baignée de soleil, et des yeux remplis des grands bonheurs et des petites joies de la vie. Mais

parfois aussi elle se la figurait le visage masqué jusqu'au nez, aveuglée par la neige, se traînant péniblement derrière les chiens...

Voilà pourquoi, un soir, au bal, elle sourit à Floyd Vanderlip.

Peu d'hommes pouvaient échapper à la séduction du sourire de Freda ; et Floyd Vanderlip ne fit pas exception à la règle.

Sa bonne fortune auprès de l'ancien modèle des reines-artistes lui avait donné une excellente opinion de lui-même ; et la faveur que lui marquait maintenant la danseuse grecque le flattait au point qu'il se crut irrésistible.

Pour avoir pu attirer sur lui, deux fois de suite, l'attention de si charmantes créatures, il fallait qu'il possédât des qualités profondément sympathiques. Lesquelles ? Il n'aurait su exactement les définir ; mais il les sentait vaguement en lui et il en conçut un grand orgueil. Quelque jour, quand il aurait du temps à perdre, il s'analyserait en détail ; pour l'instant, il acceptait tout naturellement le présent que lui offraient les dieux.

Quelques réflexions germèrent dans le cerveau de cet impulsif.

Qu'avait-il pu trouver de si séduisant en Flossie ; et pourquoi diable l'avoir appelée à lui ?

Il dut s'avouer qu'il n'y songeait guère quelque temps auparavant. Son esprit était encore occupé par le souvenir tout récent de ses fouilles, celles qu'il avait si heureusement entreprises dans le Creek Bonanza. Elles lui avaient fait acquérir une situation bien assise. N'était-ce donc pas Lorraine Lisznayi la femme qu'il lui fallait ? Connaissant la grande vie, elle saurait recevoir magnifiquement ses hôtes et faire sonner ses dollars.

Mais Freda lui avait souri ; et il s'était senti pris par elle. Comment eût-il pu reconnaître celle de ces deux femmes qui possédait le mieux son cœur ? Impossible de les comparer ; elles avaient agi sur lui de manières si différentes.

Dès le premier abord, Loraine l'avait ébloui par l'étalage de ses relations princières et par de petites anecdotes sur les cours où elle jouait toujours un rôle avantageux. Elle exhiba un peu plus tard de mignonnes lettres, signées du nom d'une reine authentique qui l'appelait « ma chère Loraine » et se disait « sa très affectionnée ». Il s'émerveilla qu'une si grande dame ait pu consentir à lui consacrer quelques instants.

Pour achever de l'ensorceler, elle le compara à de nobles personnages qui n'existaient du reste que dans son imagination. Ainsi lui fit-elle perdre la tête ; et notre homme regretta de s'être tenu si longtemps à l'écart du grand monde.

Plus rusée, Freda savait habilement doser ses louanges. Parfois elle se faisait humble pour mieux corser ses moyens de séduction. Floyd n'y entendait point malice ; et quand il se sentit vaincu, on l'eût fort embarrassé en lui demandant ce qui lui plaisait en elle. Le fait est que chaque jour il subissait davantage l'influence de Freda ; et on les vit très fréquemment en promenade dans son traîneau.

C'est de là que provint le malentendu qui fait le nœud de cette histoire.

Des bruits plus précis et plus consistants coururent, où le nom de la danseuse fut prononcé ; et ils parvinrent aux oreilles de Mrs Eppingwell.

Mrs Eppingwell, elle aussi, songeait à la pauvre Flossie, foulant la neige durant d'interminables heures, les pieds meurtris par les mocassins. Elle se mit à inviter fréquemment Floyd Vanderlip à prendre le thé chez elle, au flanc de la colline.

Nul avant lui n'avait été poursuivi de la sorte.

Trois femmes ! et quelles femmes... se disputaient son cœur, tandis qu'une quatrième arrivait pour faire valoir ses droits.

Mais revenons à Mrs Eppingwell et au malentendu.

La femme du capitaine chercha à sonder Sitka Charley qui connaissait la jeune Grecque à qui il avait vendu assez récemment des chiens. Mais au lieu de prononcer le nom de Freda, elle se contenta de la désigner sous l'appellation : « Cette... Hum... horrible femme. »

Sitka Charley crut qu'elle faisait ainsi allusion à la Liszanyi qui occupait sa pensée à cet instant même. Il répéta donc comme un écho :

— N'était-ce pas abominable de s'interposer ainsi entre des fiancés ? Certes, il en convint.

« Songez donc, Charley : ce n'est qu'une enfant, reprit-elle. J'en suis sûre. Elle arrive dans un pays étranger, sans une amie pour l'accueillir. Aidons-la, voulez-vous ? »...

Sitka Charley promit son concours et, en s'éloignant, il s'indigna de la scélératesse de Lorraine Lisyani, tout en admirant fort les beaux sentiments de Mrs Eppingwell et de Freda, ces deux nobles cœurs qui s'intéressaient généreusement au sort d'une inconnue.

L'âme de Mrs Eppingwell était la limpidité même. Quand jadis Sitka Charley la conduisait à travers les collines du Silence, il avait parfaitement bien jugé cette femme au regard loyal, à la voix nette, à la franchise absolue et dont les lèvres avaient une façon bien spéciale pour intimer définitivement un ordre. Elle allait toujours droit au but. Ayant jaugé Floyd Vanderlip comme il convenait, elle estima inutile de le sermonner, mais elle n'hésita pas à descendre à la ville pour aller voir en plein jour Freda la danseuse.

Aussi bien que son mari, elle était au-dessus des commérages. Décidée à rencontrer Freda, rien ne pouvait la détourner de sa démarche.

Par un froid de soixante degrés, debout dans la neige, elle dut parlementer durant cinq longues minutes avec une camériste. On ne la reçut pas ; et sous cet affront, elle remonta la colline, le cœur ulcéré du traitement qu'on venait de lui infliger.

« Qu'était-ce donc, après tout, que cette femme pour refuser de la recevoir ? se demandait-elle. N'était-ce pas plutôt elle, femme d'un capitaine, qui pouvait éconduire une danseuse ? »

Si Freda était venue la voir pour un motif quelconque, ne l'aurait-elle pas fait asseoir à son foyer ? ne l'aurait-elle pas invitée à s'expliquer en toute franchise, la mettant à l'aise tout simplement ?

Faisant fi des conventions, Mrs Eppingwell n'avait pas hésité à faire une démarche quasi humiliante. Elle n'avait pas craint de s'exposer au jugement sévère des dames de la ville. À présent, l'affront reçu lui crispait de cœur, et elle éprouvait à l'égard de Freda le plus vif des ressentiments.

Et pourtant la conduite de Freda n'aurait pas dû susciter une telle colère. Nous allons essayer de montrer les choses sous leur véritable jour.

C'était bien avec un sentiment de condescendance que Mrs Eppingwell se rendit chez Freda, une déclassée en somme ; et, en se dérobant, Freda n'avait fait rien d'autre qu'obéir aux préjugés les plus impératifs de la société. Tout au fond d'elle-même, elle eût adoré le caractère de Mrs Eppingwell. Le fait de recevoir celle-ci dans son intimité, même quelques brefs instants, l'eût transportée de joie ; mais il ne convenait pas qu'une honnête femme vînt se commettre chez une danseuse. C'est ce que Freda voulut éviter par excès même de respect envers l'honnête femme. Ce refus de le recevoir, dû à un amour-propre exagéré, était également motivé par une autre cause.

Elle était encore toute suffoquée par la récente irruption que Mrs Mac Fee, la femme du pasteur, avait faite chez elle, avec des airs de virago, une pluie de soufre, une rafale de pieuses exhortations. Quel pouvait donc bien être le but de la visite de Mrs Eppingwell ?

Freda ne se sentait coupable d'aucun méfait ; la dame qui se morfondait à sa porte se souciait sans doute fort peu du salut de son âme. Alors qu'était-ce donc qui attirait cette dame ?

Bien que ne pouvant se détendre d'une vive curiosité, Freda se raidit dans cet orgueil que témoignent ceux qui en manquent d'ordinaire ; elle demeura dans la pièce la plus reculée de la maison, tremblante comme une vierge sous la première caresse de l'amant.

Si Mrs Eppingwell souffrit en remontant la colline, Freda éprouva aussi une vraie douleur, étendue, muette, le visage dans son oreiller, les yeux secs et la bouche brûlante.

Mrs Eppingwell possédait une grande science du cœur humain. Elle visait à l'universalité. Il lui était facile d'oublier la couche des conventions sociales pour considérer les choses du même œil que les sauvages. Ce qui est primitif, essentiel ; ce qui rapproche le chien-loup de l'homme affamé, ne lui eût pas échappé ; elle eût pu prévoir les actes de l'homme et de la bête placés tous deux dans un ensemble de circonstances semblables. Pour elle, une femme drapée de pourpre ou vêtue de haillons, restait femme.

Freda était femme. Mrs Eppingwell n'aurait pas été étonnée d'être cordialement reçue par la danseuse et de converser familièrement avec elle ; et, d'autre part, se voir traitée, après un accueil glacial, avec la dernière arrogance ne l'aurait pas autrement surprise.

Mais comment s'attendre au traitement que lui infligeait cette fille ? Voilà qui était tout à fait déconcertant. Le mobile de Freda échappait à Mrs Eppingwell. Cela valait peut-être mieux, car il est des sentiments qu'on ne pénètre qu'avec difficulté pour en éprouver une humiliation fort pénible. Le monde ne se porterait certainement pas plus mal si les femmes comme Mrs Eppingwell, se piquant de tout connaître, se trouvaient tout à coup dépourvues de cette curiosité dont elles s'enorgueillissent tant.

Quoiqu'il en fût, le ressentiment de Mrs Eppingwell était sans bornes, et l'estime de la danseuse envers Mrs Eppingwell, plus grande encore qu'auparavant.

III

Pendant un mois, les choses allèrent leur train.

Mrs Eppingwell s'efforça de soustraire notre homme aux câlineries de Freda jusqu'à ce que Flossie pût arriver. Celle-ci gagnait chaque jour quelques milles sur la piste mélancolique ; Freda, pour déjouer le plan de l'intrigante Lisznayi, concentrait ses batteries en rusant de son mieux pour remporter la victoire. Quant à l'homme, balancé par toutes ces intrigues comme une navette, il était de plus en plus fier et se croyait un autre Don Juan.

Si, en fin de compte, l'homme se laissa prendre aux manœuvres de Loraine, ce fut bien de sa faute.

On voit parfois un séducteur employer des ruses bien étranges contre la vierge qu'il convoite ; mais les ruses de la femme pour triompher de l'homme dépassent toute compréhension. Qui aurait osé prévoir la conduite de Floyd Vanderlip vingt-quatre heures auparavant ?

Peut-être fut-il fasciné par le restant des belles apparences de Loraine, ou par des histoires abracadabrantes de palais et de princes. Toujours est-il que cet être dont l'existence fut façonnée dans la rudesse et l'ignorance, se laissa éblouir au point de consentir finalement à descendre le fleuve pour épouser l'aventurière à Forty-Mile.

Comme gage de ses intentions, il acheta des chiens à Sitka Charley, car un seul traîneau ne suffit pas à une femme telle que Loraine Lisznayi s'appêtant à prendre la piste. Puis il remonta le Creek pour s'assurer que ses mines du Bonanza n'auraient pas à souffrir de son absence.

Afin de dérouter les soupçons, il voulut laisser croire à Sitka Charley que les chiens demandés devaient servir à traîner du bois de charpente de la scierie à ses drains ; mais Sitka fit preuve à cette occasion d'une rare perspicacité.

Il promit de fournir les chiens à une certaine date : mais à peine Floyd Vanderlip venait-il de se diriger vers ses mines que l'Indien courut chez Loraine Lisznayi pour lui dire, d'un air bouleversé :

— Je suis au désespoir ! Je m'étais engagé à livrer des chiens à M. Vanderlip et je viens d'apprendre que ce malotru de Meyers, le trafiquant allemand, a raflé toutes les bêtes ; il a écumé le marché. Il faut que je sache où est allé M. Vanderlip pour connaître la date exacte à laquelle il aura besoin de ces chiens. Et encore ! Pourrai-je les lui procurer ? À cause de cet Allemand de malheur, les prix sont devenus inabordables ; on parle de cinquante dollars par tête. Mais où donc trouver M. Vanderlip ?

La Lisznayi lui indiqua tout ce qu'il voulait savoir. Elle s'efforça de le rassurer, s'engagea elle-même à parfaire la différence entre le prix convenu et le nouveau prix et poussa la naïveté jusqu'à le remercier de montrer tant d'empressement.

Une heure plus tard, Freda savait que l'enlèvement était fixé au vendredi soir, vers le haut du Creek et que, pour l'instant, Floyd Vanderlip était parti en amont du fleuve. Plus de temps à perdre.

Le vendredi matin, Devereaux, le courrier officiel, chargé des dépêches du Gouvernement, arriva sur la glace. Outre les dépêches, il apportait des nouvelles de Flossie. Il l'avait dépassée à

Sixty-Mile ; gens et bêtes se portaient à merveille ; la jeune fille arriverait sans doute le lendemain.

Mrs Eppingwell en respira d'aise. Floyd Vanderlip était loin, hors d'atteinte. Avant que la Grecque pût le reprendre, sa fiancée serait auprès de lui.

Ce même après-midi, l'énorme Saint-Bernard, fidèle gardien de la demeure du capitaine Eppingwell, fut assailli par une bande de malemutes en maraude, qu'une longue piste avait affamée. Il disparut sous leur masse hirsute pendant une trentaine de secondes avant que deux solides gaillards, armés de haches, eussent réussi à le dégager. Deux minutes de plus, c'en était fait de lui ! Les voraces le dépeçaient et l'emportaient dans leur estomac. Heureusement, il ne s'agissait que de blessures peu graves. Mrs Eppingwell appela Sitka Charley pour réparer le dommage, en particulier une patte de devant qui, par mégarde, était restée une seconde de trop dans la gueule d'un des affamés.

Comme l'Indien remettait ses moufles pour s'en aller, la conversation tomba sur Flossie, et, tout naturellement, sur « cette horrible femme ». C'est ainsi que Mrs Eppingwell persistait à appeler Freda ; et Sitka, croyant toujours qu'elle faisait allusion à Loraine, lui apprit que « cette horrible femme » avait l'intention de filer cette nuit même avec Floyd Vanderlip.

Mrs Eppingwell jugea la conduite de Freda plus sévèrement que jamais. Elle rédigea sur le champ un billet à l'adresse de l'homme infidèle et le confia à un messager qui alla se poster à l'embouchure du Bonanza. Un autre commissionnaire, porteur d'une lettre de Freda, arriva également sur ce point stratégique, de sorte que Floyd Vanderlip, aux dernières lueurs du jour, en

descendant gaîment de son traîneau, reçut les deux missives à la fois.

Il déchira en deux celle de Freda. Non, il n'irait pas la voir. Des événements plus importants l'attendaient cette nuit. Du reste, elle n'entraît plus en ligne de compte. Mais Mrs Eppingwell ! Il ferait de son mieux pour la satisfaire, il irait donc la voir au bal du gouverneur pour entendre ce qu'elle avait à lui dire. Au ton de la lettre, cela devait être important ; qui sait ?...

Avec un sourire de contentement, il ne chercha pas à approfondir les choses. Tout de même ! Quel succès auprès des femmes !... Éparpillant au vent les morceaux de la lettre, il lança les chiens au grand trot vers sa cabane.

Le bal en question était un bal masqué. Il lui fallut préparer le travesti qu'il avait porté à l'opéra, deux mois auparavant, puis se raser et dîner. Et voilà comment, lui, le principal intéressé, ignorait l'arrivée imminente de Flossie !

— Conduis-les jusqu'au trou d'eau, au delà de l'hôpital, à minuit précis. Et sois-y surtout ! dit-il à Sitka Charley venu pour lui annoncer que le dernier chien serait là, dans une heure.

— Voici le tas, voilà la balance. Pèse ta poudre et fiche-moi la paix ! Je dois me préparer pour le bal.

Sitka Charley pesa ce qui lui était dû et partit avec une lettre adressée à Lorraine Lisznayi, dont les termes, devina-t-il à juste raison, avaient trait à un rendez-vous au trou d'eau, au delà de l'hôpital, à minuit précis.

IV

À deux reprises, Freda avait envoyé des messages à la caserne où la danse battait son plein, et chaque fois, ils étaient revenus sans réponse. Alors elle usa des grands moyens, les moyens que seule elle était capable d'employer.

Ayant mis ses fourrures et ajusté un masque sur son visage, elle se rendit au bal du gouverneur.

Il convient de dire qu'il existait une formalité à laquelle la « clique officielle » se conformait depuis longtemps, mesure de prudence pour protéger la dignité des femmes et des filles des fonctionnaires en assurant le décorum de la fête.

À chaque bal masqué, on formait un comité de personnes chargées de se tenir à l'entrée de la salle pour jeter un coup d'œil sous le masque des amants. La plupart des hommes ne recherchaient nullement l'honneur d'en faire partie ; mais il se trouvait que ceux qui désiraient le moins en être, étaient précisément les plus capables de rendre service.

Le pasteur n'était pas assez physionomiste et il ignorait trop la situation des habitants de la ville pour distinguer ceux qu'il convenait de recevoir ou d'évincer.

Il en était de même de quelques autres dignes gentlemen pourtant très désireux de jouer le rôle de cerbère. Mrs Mac Fee, l'épouse du pasteur, pour obtenir ce poste tant convoité par elle, aurait vendu son âme au diable.

Un soir, certain trio, ayant échappé au contrôle, causa pas mal de scandale avant qu'on eût découvert l'identité des intrus.

À la suite de cet incident, seules furent préposées à la garde les personnes vraiment capables de remplir cette fonction ; et elles s'y prêtèrent du reste de fort mauvaise grâce.

Cette nuit-là, un nommé Prince était de faction à la porte. On l'avait circonvenu et il ne revenait pas encore d'avoir pu accepter une mission qui menaçait de lui aliéner une moitié de ses amis pour complaire à l'autre.

Parmi ceux qu'il avait dû éconduire, il en connaissait trois ou quatre, rencontrés au travail ou sur la piste — d'excellents camarades au demeurant — mais qui ne présentaient précisément pas les qualités requises pour une soirée aussi mondaine.

Il songeait au moyen de se débarrasser au plus tôt de sa corvée, lorsqu'une femme apparut sous les lumières. Freda ! Rien qu'aux fourrures, il aurait juré que c'était elle, s'il ne l'avait déjà reconnue à son port altier.

C'était bien la dernière femme qu'il se serait attendu à voir en ce lieu. Mais, certainement, elle ne viendrait pas s'exposer à l'humiliation d'un refus et plus encore au mépris des femmes, en supposant qu'on la laissât pénétrer dans la salle de bal. Prince était parfaitement sûr qu'elle avait trop de jugement pour cela. Or elle s'approcha.

Il fit non de la tête, sans même lui demander qui elle était ; il la connaissait trop bien pour se méprendre.

Mais Freda, devant lui, souleva son loup de soie noire et le rabattit aussitôt. L'espace d'un éclair, il admira son visage.

Le dicton populaire qui circulait dans toute la contrée n'était pas sans fond de vérité : Freda jouait avec les hommes comme les

enfants avec les bulles de savon.

Pas un mot ne fut échangé. Prince s'effaça et quelques instants plus tard il donna, avec force gestes et d'une voix incohérente, sa démission du poste qu'il avait trahi.

Dans la salle, une femme svelte, à l'allure souple, errait inquiète parmi les invités. Tantôt elle s'arrêtait devant un groupe, tantôt devant un autre.

D'aucuns — ceux qui auraient dû être de faction à l'entrée du bal — reconnaissant les fourrures, ne cachaient pas leur étonnement ; mais ils avaient garde de parler.

Le galbe de cette belle personne et toute sa grâce originale intriguaient les femmes ; mais sa silhouette, pas plus que ses fourrures, ne leur étaient familières.

Mrs Mac Fee, sortant de la salle ou tout était prêt pour le souper, rencontra l'éclair des yeux brillants et interrogateurs à travers le loup de soie. Elle sursauta en essayant de se rappeler ou elle avait déjà aperçu ce regard ; et elle revit aussitôt l'image vivante d'une certaine pécheresse orgueilleuse et rebelle, qu'elle avait rencontrée une fois au cours d'une mission infructueuse pour le compte du Seigneur.

En proie à une ardente et vertueuse colère, l'excellente dame voulut prévenir sans tarder Floyd Vanderlip et Mrs Eppingwell.

Ceux-ci venaient à l'instant même d'entrer en conversation. Sachant prochaine l'arrivée de la jeune fiancée, Mrs Eppingwell s'était décidée à aller droit au but ; et un petit sermon incisif sur la morale lui brûlait les lèvres, lorsque soudain un personnage inconnu les aborda.

Mrs Eppingwell remarqua, sans déplaisir, le léger accent étranger de la femme aux fourrures qui s'excusait de venir troubler l'entretien, préludant ainsi à la prise de possession de Floyd Vanderlip.

Au moment même où Mrs Eppingwell cédait sa place en se retirant avec un salut plein de courtoisie, la main justicière de Mrs Mac Fee s'abattit sur la coupable, dont elle arracha le masque.

Tout d'abord la femme fut consternée. Mais aussitôt un visage splendidement beau et des yeux itinérants apparurent aux assistants, qui, tous, s'approchèrent.

Quant à Floyd Vanderlip, il était confondu. La situation eût exigé un geste immédiat ; mais lui demeurait là, bouche bée, sans savoir de quoi il retournait. Désespéré, il regardait tout autour de lui.

De son côté, incapable elle aussi de comprendre ce qui se passait, Mrs Eppingwell ne savait quelle contenance prendre.

Pourtant il fallait bien qu'une explication vînt de quelque part ; et Mrs Mac Fee ne faillit pas à sa tâche.

Sa voix celtique, désagréablement perçante, s'éleva :

— Mrs Eppingwell ! C'est avec le plus grand plaisir que je vous présente Freda Moloof, Mademoiselle Moloof, si je ne me trompe !

Malgré elle, Freda se détourna. Le visage découvert, il lui semblait entrer dans un cauchemar : elle se voyait toute nue au milieu d'un cercle d'individus masqués, dont on n'apercevait que la

lueur des prunelles. Elle eut l'impression qu'une horde de loups avides la cernaient, prêts à se jeter sur elle. Peut-être quelqu'un aurait-il pitié d'elle ? Mais à cette idée elle se cabra. Décidément, elle préférerait affronter le mépris général.

Elle avait le cœur solide, cette femme ; et puisqu'elle était venue chercher sa proie au milieu de la meute, que Mrs Eppingwell s'y oppose ou non, elle ne la lâcherait pas.

Un revirement soudain s'opéra dans l'esprit de Mrs Eppingwell. C'était donc Freda ! pensa-t-elle, Freda la danseuse, le fléau des hommes, cette femme qui lui avait fermé sa porte !

Elle ressentit, comme si elle souffrait elle-même, toute l'humiliation que devait éprouver maintenant cette fière créature, masquée seulement de sa fierté.

Peut-être parce que son tempérament anglo-saxon lui interdisait d'attaquer une ennemie en état d'infériorité, peut-être parce que la situation rendait Freda plus intéressante aux yeux de l'homme à conquérir, peut-être aussi pour ces deux motifs à la fois, Mrs Eppingwell eut un geste des plus inattendus.

La voix aiguë de Mrs Mac Fee, vibrante de méchanceté, s'étant fait de nouveau entendre, Freda ne put maîtriser un mouvement pour se détourner ; mais Mrs Eppingwell le prévint et enlevant son masque, elle salua la jeune Grecque d'un lent signe de tête.

Pendant que les deux femmes se dévisageaient, il s'écoula une de ces secondes qui paraissent interminables.

L'une, les yeux flamboyants, prête à foncer, telle une bête aux abois, éprouvait par anticipation toute la douleur et la rancune du mépris, du ridicule, des insultes que d'elle-même elle était ve-

nue chercher. Éblouissante coulée de lave, elle brûlait et bouillonnait de chair et d'esprit.

L'autre, l'œil calme, le visage impassible, forte de sa droiture, de sa confiance en elle-même, se sentait sans passions, sans le moindre trouble et apparaissait comme une statue ciselée dans un bloc de marbre.

Un gouffre les séparait. Mrs Eppingwell se refusait à le voir. Il n'y avait plus de pont à franchir, ni de talus à descendre. Elle semblait, par son attitude, vouloir montrer à l'autre femme l'absolue égalité où elle la tenait, un terrain de commune féminité, dont, imperturbable, elle n'abandonnerait pas un pouce.

Cette attitude exaspéra Freda. Si elle avait appartenu à une race inférieure, elle serait restée indifférente ; mais, sensible aux nuances les plus subtiles, elle pouvait suivre l'autre et lire jusqu'au tréfonds de son âme.

— Pourquoi me montrer tant de condescendance ? fut-elle sur le point de lui crier. Crachez sur moi, avilissez-moi, ce serait me témoigner plus de pitié.

Elle tremblait. Ses narines se dilataient et palpitaient. Mais elle se contint, rendit le salut et se tourna du côté de l'homme.

— Accompagnez-moi, Floyd, dit-elle tout simplement ; j'ai besoin de vous.

— Par le... s'écria brusquement Floyd Vanderlip qui s'arrêta soudain, étant encore assez correct pour ne pas achever son juron.

Où diable en était-il ? Fût-il jamais un homme dans une situation plus stupide ?

Du fond de sa gorge monta une sorte de gloussement qui s'éteignit contre son palais. Indécis, il haussa les épaules et regarda tour à tour les deux femmes d'un air suppliant.

— Je vous demande pardon, rien qu'un instant ; mais je désirerais parler d'abord à M. Vanderlip, dit Mrs Eppingwell d'une voix grave et flûtée à la fois, témoignant la volonté par chacune de ses intonations.

L'homme ne demandait pas mieux et eut un regard de reconnaissance. Mais Freda intervint aussitôt :

— Je regrette, dit-elle, ce n'est pas le moment ; il faut qu'il me suive et tout de suite.

Ces mots tombèrent sans effort de ses lèvres ; mais elle ne put s'empêcher de sourire en elle-même de leur faiblesse, les sentant si peu appropriés à la circonstance. Elle les eût plutôt hurlés.

— Mademoiselle Moloof, se récria Mrs Eppingwell, qui êtes-vous donc pour vous emparer ainsi de Mr Vanderlip et lui dicter sa conduite ?

Les traits de l'homme se détendirent ; et son visage s'éclaira d'un sourire. Il n'y avait encore que Mrs Eppingwell pour le tirer d'embarras ; cette fois Freda avait trouvé à qui parler.

— Je... Je... balbutia Freda dans un instant d'hésitation ; mais son esprit féminin de combativité reprit le dessus.

— Et qui êtes-vous donc pour me poser pareille question ?

— Je suis Mrs Eppingwell, et...

— Bah ! interrompit sèchement Freda. Vous êtes la femme d'un capitaine qui, naturellement, est votre mari. Je ne suis qu'une danseuse. Que voulez-vous faire de cet homme ?

— Cela ne s'est jamais vu, dit avec indignation Mrs Mac Fee, avide d'entrer en lice.

Mais Mrs Eppingwell la fit taire d'un regard, car elle venait de concevoir un nouveau plan de riposte :

— Puisque mademoiselle Moloof semble avoir des droits sur vous, M. Vanderlip, au point qu'il lui paraît impossible de m'accorder quelques secondes de votre temps, elle m'oblige à m'adresser directement à vous. Puis-je vous parler seule à seul, tout de suite ?

Mrs Mac Fee ferma la bouche avec un petit bruit sec. Cela venait de mettre fin à une situation embarrassante.

— Mais... bien sûr ! bredouilla Floyd. Naturellement, naturellement, ajouta-t-il, devenant plus loquace à la perspective de se voir délivré.

La jeune Grecque se tourna vers lui, avec tous les feux de l'enfer dans ses yeux étincelants. On eût dit une dompteuse.

La bête qui était en lui rampa sous l'étrivière.

— C'est-à-dire, reprit-il, plus tard ! Demain, Mrs Eppingwell. Oui, demain ; c'est ce que je voulais dire !

Il se consola en songeant que s'il avait résisté, d'autres complications auraient pu survenir. Et puis, n'avait-il pas un rendez-

vous au trou d'eau, près de l'hôpital ? Et l'heure pressait.

Bon Dieu ! Il n'avait jamais rendu pleine justice aux charmes de Freda ! N'était-elle pas admirable ?

Celle-ci dit d'un ton sec à Mrs Mac Fee :

— Je vous serais bien obligée de me rendre mon masque.

Sans un mot, la dame le lui rendit.

Même dans sa défaite, Mrs Eppingwell sut garder la majesté d'une reine : « Bonsoir mademoiselle Moloof, » dit-elle avec calme.

Freda lui rendit son salut et put à peine résister au désir de se jeter à genoux pour implorer son pardon. Au fait, peut-être est-ce un peu trop dire ; il n'en est pas moins vrai qu'un sentiment indéfinissable l'oppressait et qu'elle brillait d'envie de le manifester publiquement.

Vanderlip fit le geste de lui offrir le bras. Mais elle venait d'abattre sa proie au milieu de la meute ; et, avec la morgue des rois qui traînaient les vaincus derrière leur char, elle gagna seule la sortie ; Floyd sur ses talons cherchait à retrouver son équilibre mental.

V

Le froid était cinglant.

En suivant un détour de la piste, ils arrivèrent, après une marche d'un quart de mille, à la cabane de la danseuse. Sous l'ef-

fet de l'haleine, le visage de la jeune femme avait eu le temps de se couvrir de givre ; et la grosse moustache de son compagnon s'était transformée en glaçon. Aussi ne parlaient-ils plus maintenant qu'avec difficulté.

À la lueur verdâtre de l'aurore boréale, ils remarquèrent que le mercure était gelé dans l'ampoule du thermomètre suspendu à la porte. Un millier de chiens, chœur lamentable, gémissaient sur leurs anciennes infortunes et imploraient la pitié des étoiles impassibles.

Pas un souffle n'agitait l'atmosphère ; mais pour les pauvres bêtes, il n'existait nulle protection contre le froid, aucun coin bien abrité où se glisser prudemment. Le gel régnait partout ; elles restaient en plein air, étirant sans cesse leurs membres raidis par la fatigue et poussant le long hurlement du loup.

L'homme et la femme demeurèrent un instant silencieux. Freda se laissa enlever ses fourrures par la servante. En attendant que celle-ci se fût éloignée dans la pièce du fond, Floyd Vanderlip rechargea le feu, et, la tête penchée au-dessus du poêle, fit fondre les glaçons qui alourdissaient sa lèvre supérieure. Puis il roula une cigarette et regarda distraitemment Freda, dont il respirait le parfum. Elle jeta un coup d'œil sur la pendule. Dans une demi-heure, il serait minuit.

Comment le retiendrait-elle ? Lui en voulait-il de ce qu'elle venait de faire ? Que pouvait-il bien penser ? Quelle contenance prendre à son égard ? Oh ! elle ne doutait pas de pouvoir le garder jusqu'à ce que Stika Charley et Devereaux se fussent acquittés de leur mission, devrait-elle pour cela le tenir sous la menace de son revolver.

Il y avait bien une autre façon d'y réussir ; à cette pensée, elle le méprisa davantage. Appuyant la tête sur sa main, elle vit défiler devant elle les souvenirs douloureux et tragiques de sa jeunesse, et elle songea un instant à l'émouvoir... Dieu ! Il serait au-dessous de la brute celui qui, à une pareille histoire, racontée avec un accent sincère, ne tressaillirait pas jusqu'au fond des entrailles ! Mais bah ! Floyd n'en valait pas la peine et c'eût été bien inutile de réveiller des souffrances passées.

Tandis que, soulevant le voile de sa vie passée, elle restait abîmée dans ses pensées, lui se délectait à examiner le lobe rose de son oreille, rendue diaphane par la lumière de la chandelle placée derrière elle.

Remarquant la direction de son regard, elle tourna un peu la tête pour se présenter à lui de profil.

La beauté de son pur profil était l'une de ses meilleures armes. Elle en connaissait depuis longtemps le pouvoir magique et ne se faisait pas faute de l'exercer à l'occasion.

La chandelle se mit à vaciller. Allongeant le bras, elle enleva délicatement, du milieu de la flamme jaune, la mèche carbonnée. Aucun de ses gestes n'était sans grâce et elle mettait cette fois tous ses soins à rendre plus parfaite sa grâce instinctive.

Posant à nouveau la tête sur sa main, elle se prit à considérer son compagnon d'un air rêveur ; car nul homme au monde ne reste insensible à l'attention d'une femme jolie.

Elle ne se pressait pas d'entamer la conversation. Si Floyd savourait cette attente, elle ne déplaisait pas non plus à Freda. Il ressentait une impression de bien-être à saturer ses poumons de

nicotine en la contemplant ; et il songeait que là-bas, près du trou d'eau, passait une route qu'il arpenterait bientôt durant de longues heures glaciales. Il aurait dû, pensait-il encore, se montrer irrité contre Freda à cause de la scène qu'elle avait provoquée ; mais, chose curieuse, il ne lui en voulait nullement. Pareil scandale ne se fût sans doute pas produit sans Mrs Mac Fee, cette commère ! À la place du gouverneur, il imposerait cette femme, et toutes celles de son espèce, de cent onces d'or par trimestre, sans oublier non plus tous les requins de l'Évangile et les pilotes du ciel.

À coup sûr, Freda s'était comportée en grande dame ; bien mieux, elle avait tenu tête à Mrs Eppingwell. Jamais il ne lui aurait cru tant de fermeté.

Pour l'instant, ses regards s'attardaient sur la jeune femme, et de préférence ils revenaient à ses yeux. Mais il était bien loin de soupçonner le mépris qui se dissimulait dans leur profondeur.

Par Jupiter ! Quel beau brio de fille ! Pourquoi l'examinait-elle ainsi ? Est-ce que, par hasard, elle aussi voulait l'épouser ? Sans aucun doute ; mais elle n'était pas la seule.

Elle avait tout pour plaire assurément. Et jeune avec cela, plus que Loraine Lisznayi. Quel âge pouvait-elle bien avoir ? Vingt-trois, vingt-quatre, tout au plus vingt-cinq ans. Elle n'était pas d'une nature à s'épaissir ; cela se devinait au premier coup d'œil.

Il n'aurait pu en dire autant de Loraine Lisznayi qui, elle, avait pris quelque embonpoint depuis l'époque où elle posait chez les artistes. Bah ! elle maigrirait quand il la tiendrait sur la piste et lui ferait prendre les raquettes pour tasser la neige devant les chiens. Ce procédé ne rate jamais son effet.

Ses pensées le menèrent vers un palace, sous le ciel paresseux de la Méditerranée. Que deviendrait alors son union avec Lorraine ? Plus de froid, plus de piste, ni même de famine pour rompre la monotonie des jours. Elle vieillirait et, à chaque réveil, les ravages du temps marqueraient leur œuvre. Tandis que Freda... Il poussa un vague soupir de regret de n'être point né sous l'étendard du Prophète ; puis ses pensées revinrent en Alaska.

— Eh bien ?

Les aiguilles de la pendule marquaient minuit moins le quart. Il était grand temps pour lui de descendre vers le trou d'eau.

— Oh ! s'écria Freda, comme sortant d'un rêve.

Son mouvement de surprise parut si spontané que l'autre s'y laissa prendre. Quand un homme s'aperçoit qu'une femme, en le regardant d'un air pensif, s'est oubliée à méditer sur son compte, il lui faut un sang-froid peu commun pour se résoudre à orienter ses voiles et à prendre le large.

— Je me demandais pourquoi vous désiriez me parler, expliqua-t-il, en rapprochant son siège de la table.

— Floyd, dit-elle, en l'enveloppant d'un beau regard, je ne peux plus me souffrir ici ; je veux partir. Il me serait impossible d'y vivre jusqu'à la débâcle du fleuve. Si je devais y rester plus longtemps, j'en mourrais. Je suis sûre que j'en mourrais. Je veux m'en aller tout de suite.

En un geste de supplication muette, elle posa la main sur celle de Floyd, qui s'en empara pour la retenir prisonnière.

Encore une, pensa-t-il, qui se jette à ma tête ! Bah ! Loraine ne se portera pas plus mal de se rafraîchir les pieds un peu plus longtemps au trou d'eau.

— Eh bien ?

L'interrogation, cette fois, venait de Freda, douce et anxieuse.

— Je ne sais que vous dire, répondit-il vivement, tout en trouvant que les événements se précipitaient un peu trop.

— Ce serait le bonheur de ma vie, Freda ; vous le savez bien, ajouta-t-il en lui pressant davantage la main.

Elle fit un signe d'assentiment. Après cela, faut-il s'étonner de sa piètre opinion des hommes ?

— Mais... voilà... poursuivit-il, je suis fiancé. Sans doute êtes-vous au courant ? La jeune personne vient me rejoindre comme je l'en ai priée. Où avais-je donc la tête le jour où je me suis engagé ? Mais c'est de l'histoire ancienne ; le feu de la jeunesse brûlait encore en moi.

— Je veux partir, quitter ce pays, pour n'importe où, reprit-elle, affectant d'ignorer l'obstacle qu'il venait de dresser devant elle et dont il semblait s'excuser. J'ai passé en revue tous les hommes que je connais, et j'en arrive à croire que... que...

— ... Que je suis celui qui vous convient le mieux ?

Elle lui sourit, reconnaissante de lui avoir épargné un aveu pénible.

De sa main libre, Floyd attira la tête de Freda contre son épaule. Le parfum de la chevelure le grisait ; et il s'aperçut que

leurs poulx se précipitaient en parfait synchronisme. Voilà un phénomène facilement explicable au point de vue physiologique, mais impressionnant quand même au moment précis où on en fait la découverte.

Cette impression lui était étrangement délicieuse, car toute sa vie il avait caressé plus de manches de pelles que de mains de femmes. Aussi, quand Freda appuya la tête contre son épaule, que ses cheveux lui frôlèrent la joue et que leurs regards se rencontrèrent, se laissa-t-il facilement troubler par la passion amoureuse qui brillait dans les yeux de la femme. Mon Dieu, à qui la faute s'il oubliait ses promesses ? Infidèle à Flossie, pourquoi pas à Lorraine ?

Tant de femmes le persécutaient à la fois, qu'il n'aurait eu aucune excuse de se décider maintenant à la légère. Il possédait de l'argent à ne savoir qu'en faire ! Nulle autre que Freda ne saurait mieux embellir sa vie si rude jusqu'ici. Tous les hommes lui envieraient une telle épouse. Mais rien ne pressait. Il fallait agir avec prudence.

Il demanda à brûle-pourpoint :

— N'avez-vous jamais désiré vivre dans un palais ?

Elle hocha la tête. Il poursuivit d'un ton détaché :

— Jadis j'y ai rêvé. Mais je pense aujourd'hui qu'on doit y mener une existence molle et affadissante ; on ne doit pas tarder à s'y empâter.

— C'est ce que je pense aussi. Ce doit être agréable pendant quelque temps ; mais, comme vous, j'estime qu'on doit s'en lasser vite, dit-elle finement. Le monde a du bon ; mais il faut savoir va-

rier ses plaisirs. Après avoir roulé sa bosse un peu partout, il n'y a rien de meilleur que d'aller se reposer dans quelque coin. Le rêve serait une croisière sur un yacht dans les mers du Sud, puis un petit séjour à Paris, un hiver en Amérique du Sud et un été en Norvège, quelques mois en Angleterre...

— Y rencontre-t-on de la bonne société ?

— Certes oui, et de la meilleure ! Puis on lève l'ancre. On va retrouver les chiens et les traîneaux du côté de la baie d'Hudson. Il n'y a que le changement, je vous dis. Un solide gaillard comme vous, plein d'allant et de vitalité, ne pourrait pas supporter un an une vie somptueuse et désœuvrée. C'est bon pour des efféminés ; mais vous n'êtes pas fait pour ce genre d'existence. Vous êtes viril, superbement viril !

— Vous croyez ?

— Est-il besoin d'y réfléchir ? Cela se voit tout de suite, parbleu ! N'avez-vous jamais remarqué comme il vous est facile d'éveiller l'intérêt des femmes ?

L'air d'innocence qu'elle sut se donner en parlant ainsi fut tout simplement admirable.

— D'où vous vient cette facilité ? reprit-elle. De ce que vous êtes mâle. Vous faites vibrer les cordes les plus sensibles du cœur de la femme. Elle sent en vous le protecteur, l'individu bien musclé, fort et plein de bravoure. Un homme, quoi !

Elle jeta un regard sur la pendule. Il était la demie. Elle avait donné trente minutes de marge à Sitka Charley ; peu importait maintenant l'heure à laquelle arriverait Devereaux. Sa tâche était remplie.

Redressant la tête, elle éclata d'un rire ou perçait sa jovialité naturelle ; et, retirant doucement sa main elle se leva et appela sa femme de chambre.

— Alice, aidez M. Vanderlip à endosser sa parka ; ses moufles sont sur le bord de la fenêtre, près du poêle.

L'homme n'y comprenait rien.

— Pourrais-je assez vous remercier de votre amabilité, mon cher Floyd ! Je savais que vous ne disposiez que de très peu de temps ; vous ne me l'avez pas ménagé. C'est vraiment très chic de votre part. Mais il faut maintenant que j'aille dormir. Bonne nuit. En quittant la cabane, ayez soin de tourner à gauche ; vous arriverez plus vite au trou d'eau.

À ces derniers mots, Floyd Vanderlip, se voyant soudain joué, se répandit en imprécations violentes.

Alice n'aimait pas à entendre jurer ; aussi déposa-t-elle la parka sur le sol et les moufles par dessus. Alors Floyd s'élança vers Freda qui, voulant se réfugier dans une autre pièce, trébucha contre la parka. Il la releva en lui saisissant rudement le poignet. Elle ne fit qu'en rire. Les hommes ne l'effrayaient pas le moins du monde. N'avait-elle pas enduré de leur part les pires cruautés, et ne continuait-elle pas à les supporter ?

— Ne soyez donc pas brutal. Réflexion faite, dit-elle en regardant sa main prisonnière, je me décide à ne point me retirer encore. Asseyez-vous tranquillement, au lieu de vous montrer ridicule. Vous avez des questions à me poser ?

— Oui, ma belle dame ; et des comptes à régler. (Il ne la lâchait pas.) — Que savez-vous au sujet du trou d'eau. Qu'avez-

vous voulu dire par... Mais non... une seule question à la fois.

— Oh ! pas grand'chose. Sitka Charley y avait rendez-vous avec une personne de votre connaissance, je crois. Ne désirant nullement la présence d'un charmeur tel que vous, il m'avait prié de lui prêter son gracieux concours. Voilà tout ! Ils sont maintenant partis ; et depuis une bonne demi-heure.

— Où ? En descendant le fleuve ? Et sans moi ? Et un Indien, encore ?

— Vous savez bien qu'il ne faut pas discuter des goûts, surtout ceux des femmes.

— Que me revient-il de cette affaire ? J'y perds, sans compensation, quatre mille dollars de chiens et un joli brin de femme... Pourtant, ajouta-t-il comme s'il se ravisait, pourtant la compensation, j'y songe, c'est vous, vous ma belle ; et tout de même ce n'est pas cher pour le prix.

Freda haussa les épaules.

Il continua d'une voix mordante :

— Vous feriez bien, il me semble, de vous préparer. Je vais emprunter une couple d'attelages, et nous filons d'ici deux heures.

— Je le regrette infiniment ; mais il est temps que j'aie me reposer.

— Si vous comprenez vos intérêts, croyez-moi, allez de ce pas faire vos malles. Que vous ayez envie de dormir ou non, peu m'importe ! Dès que mes chiens seront ici, je vous embarquerai dans le traîneau. Ça, je vous le jure. Vous avez sans doute voulu

vous payer ma tête ; mais je vous prends au mot, moi. Entendez-vous ?

Il lui serra le poignet jusqu'à lui faire mal. Cependant un sourire naissait sur les lèvres de Freda, qui prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Un tintement de clochettes se fit entendre. Une voix masculine cria : « Ho ! » Un traîneau s'arrêtait devant la porte de la cabane. Freda ne douta plus que Flossie arrivait, et ouvrit la porte toute grande.

— Me permettez-vous, maintenant, d'aller me coucher ? dit-elle.

Le froid envahit la pièce, et sur le seuil, emmitouflée de fourrures usées par le voyage, apparut, plongée jusqu'à mi-jambes dans la buée, la silhouette hésitante d'une toute jeune femme, se profilant sur l'horizon embrasé par l'aurore boréale.

Elle demeura un instant immobile, ayant retiré le masque qui la protégeait contre le froid. Ses yeux clignotaient à cause de la lueur blanchâtre de la chandelle.

Vanderlip s'avança d'un pas incertain.

— Floyd ! s'écria Flossie dans sa joie, en s'élançant vers lui, malgré sa fatigue évidente.

Que pouvait-il faire, sinon la serrer dans ses bras et la couvrir de baisers ? Quelle jolie brassée de fourrures venait s'abattre contre lui !

— Que vous êtes gentil, dit-elle, d'avoir envoyé Devereaux à notre rencontre avec des chiens frais ! Sans cela nous n'aurions

pu arriver avant demain.

L'homme regarda Freda avec inquiétude ; et la lumière se fit dans son esprit.

— Devereaux n'a-t-il pas droit, lui aussi, à votre reconnaissance ? demanda Freda doucement railleuse.

— Oh je comprends. Vous perdiez patience, n'est-ce pas, cher ami ? dit Flossie en se serrant plus étroitement contre lui.

— Ah ! oui, certes, j'étais impatient de vous revoir déclara-t-il sans la moindre vergogne. Et sur-le-champ il la souleva dans ses bras et la porta dehors vers les traîneaux.

VI

Cette même nuit, une aventure inexplicable arriva au Révérend Père James Brown.

Ce missionnaire vivait parmi les indigènes, à plusieurs milles en aval du Yukon, et s'évertuait à leur faire suivre les pistes conduisant tout droit au Paradis des blancs.

Il fut tiré de ses rêves par un Indien d'allure bizarre, qui, lui ayant confié non seulement l'âme, mais aussi le corps d'une femme, s'éclipsa en prenant les jambes à son cou.

Cette pécheresse, d'une beauté massive, se trémoussait de fureur, et de ses lèvres s'échappaient les mots les plus abominables.

Le digne homme en fut outré.

Lorsque la dame commença à se calmer, la situation ne parut pas meilleure à notre Révérend. Songez donc ! Il conservait encore un regain de jeunesse ; et la présence de la belle aurait pu — pour le moins aux yeux de ses ouailles — provoquer un beau scandale si elle ne s'était décidée, aux premières lueurs grises de l'aube, à filer à pied vers Dawson.

Tout cela s'était passé sans éclat. L'événement le plus sensationnel ne se produisit que bien plus tard à Dawson.

L'été venait de finir.

Ce jour-là, la population de Windsor se pressait sur la berge du Yukon pour assister aux courses nautiques. L'attention générale était attirée aussi bien par les allées et venues d'une certaine dame, superbe comme une reine à la parade, que par les savantes évolutions de Sitka Charloy, qui, à coups de pagaies rapides comme l'éclair, avait réussi à faire passer sa pirogue en tête.

À la même heure, Mrs Eppingwell, dont l'expérience s'était fort enrichie, rencontra Freda aux courses. Elle ne l'avait plus revue depuis la nuit du bal.

Sans hésiter, elle s'approcha de la danseuse et lui tendit la main, « oui, en public, sans le moindre égard pour la dignité de la paroisse ; remarquez bien, en public », dit ensuite Mrs Mac Fee.

Tout d'abord, comme rapportent les témoins oculaires, la jeune Grecque fit un pas en arrière. Quelques paroles furent échangées entre les deux femmes ; puis Freda, l'orgueilleuse Freda, se mit à pleurer sur l'épaule de la femme du capitaine.

Les gens de Dawson ignorèrent toujours le mobile auquel obéit Mrs Eppingwell, la raison de ce geste fait devant tout le

monde comme un comble d'imprudence. Voilà ce dont on ne revenait pas et dont on n'est jamais revenu, du reste.

Il serait injuste d'oublier Mrs Mac Fee.

La digne dame retint une cabine sur le premier vapeur en partance et emporta avec elle une philosophie élaborée au cours de longues veillées silencieuses. Pour elle, la Terre du Nord est dépravée parce qu'il y fait un froid extrême. En effet, comment entretenir dans une glacière la crainte de l'Enfer !

L'ABNÉGATION DES FEMMES • L'ABNÉGATION DES FEMMES

Une tête, semblable à celle d'un loup, aux poils raidis par le givre et aux yeux avisés, se glissa entre les rideaux de la tente.

— Allez, couchez, Siwash ! Couchez, fils de Satan, protestèrent en chœur les occupants.

Bettles assena un coup sec d'une assiette d'étain au chien qui disparut d'un trait. Louis Savoy rattacha la portière, retourna du pied une poêle à frire et en assujettit le bas de la toile, puis alla se réchauffer les mains.

L'air était vif, au dehors. Quarante-huit heures auparavant, le thermomètre à esprit de vin avait éclaté à la température de soixante-huit degrés au-dessous de zéro, et, depuis ce temps, le gel n'avait fait que s'accroître. On ne pouvait prévoir quand cette situation prendrait fin.

À moins d'y être forcé par la volonté des dieux, c'est une mauvaise affaire que de s'aventurer loin du poêle en pareilles circonstances, ou d'augmenter le volume de l'air froid qu'on est forcé de respirer. Des hommes parfois commettent cette imprudence, et souvent ils se glacent les poumons. On les voit bientôt atteints d'une toux sèche et intermittente qui s'irrite surtout quand on fait frire du lard. Par la suite, à une époque indéterminée du printemps ou de l'été, on dégèle la boue pour y creuser un trou ; le cadavre d'un homme y est déposé, recouvert de mousse et abandonné avec la certitude qu'il se lèvera au Jugement Dernier, parfaitement intact et conservé par le froid.

Aux gens de peu de foi, sceptiques quant à la croyance de la réincarnation en ce jour fatidique, on ne peut conseiller, pour y mourir, aucun pays mieux approprié que le Klondike, ce qui ne signifie pas que ce coin du monde soit fort confortable !

Si la température du dehors était très basse, la chaleur dans la tente n'avait, de son côté, rien d'excessif.

Le seul objet auquel on eût pu décerner l'épithète de mobilier était le poêle, et les hommes manifestaient nettement leur prédilection pour son voisinage.

Au milieu de la tente s'étalait, à même la neige, une couche de branchages de sapins, recouverte des fourrures de couchage. Partout ailleurs, le sol piétiné était jonché d'ustensiles de cuisine et des différents objets qui encombrent un campement sous le cercle arctique.

Le feu ronflait dans le poêle tout rouge, mais à trois pieds à peine un bloc de glace se montrait avec des arêtes aussi vives et

une surface aussi dépolie que lorsqu'on l'avait extrait du fond du Creek.

La pression du froid extérieur forçait l'air chaud à s'élever.

Juste au-dessus du poêle, à l'endroit où le tuyau traversait la toile, on pouvait remarquer un petit cercle desséché par la chaleur ; puis ce cercle s'élargissait, humide et suintant ; enfin, le reste de la tente, pavillon et côtés, était recouvert d'un demi-pouce de cristaux de givre, secs et blancs.

— Oh ! oh ! oh !

Un jeune homme, barbu, blême et fatigué qui dormait dans ses fourrures, poussa un gémissement, attestant ainsi que le sommeil n'avait pas complètement endormi sa souffrance. Son corps, à demi sorti des couvertures, trembla et se secoua convulsivement, comme s'il avait cherché à fuir un lit d'orties

— Retournez-le ! ordonna Bettles. Il a des crampes !

Là-dessus, d'un élan sans douceur, il fut saisi, retourné, massé, agité par une demi-douzaine de camarades pleins de bonne volonté.

— Au diable la piste ! grogna-t-il d'une voix étouffée, en rejetant les couvertures et en s'asseyant. J'ai trimé pendant trois saisons, je me suis endurci par tous les moyens, et c'est pour venir échouer en pèlerin dans ce pays abandonné de Dieu, et m'apercevoir que je ne suis qu'un Athénien efféminé, dénué des qualités les plus élémentaires d'un homme.

Il se traîna jusqu'au poêle, courbé en deux, et roula une cigarette.

— Oh ! je ne me plains pas. Je peux très bien avaler ma purge ! Très bien ! Mais j'ai honte de moi-même, et je l'avoue. Me voilà, pour une randonnée de trente malheureux milles, aussi brisé, ankylosé et malade qu'un dégénéré, buveur de thé rose, après une promenade de cinq milles sur un sentier de campagne. Pouah ! j'en ai des nausées ! Vous avez une allumette ?

Betties lui passa le brin de bois demandé en lui disant, d'un ton protecteur :

— Te fais pas trop de bile, petit. Gardes-en un peu pour le dégel. Tu es légèrement démoli ? Ah ! je me vois encore, la première fois que j'ai pris la piste ! Tu es ankylosé ? J'ai connu des moments où il m'aurait fallu dix minutes pour me relever après avoir bu à un trou d'eau, toutes mes articulations craquantes et douloureuses à en crever. Tu as des crampes ? Elles me tordaient d'une telle façon que les camarades du camp auraient mis une demi-journée pour me dégourdir les membres.

« Tu ne vas pas mal pour un jeunet, et tu as la mentalité qu'il faut. D'ici un an, tu nous useras les pattes le long de la piste, à nous les vieux de la vieille, comme tu voudras. Et tu peux encore te vanter de n'avoir pas, dans ton anatomie, le filon de graisse qui a envoyé au sein d'Abraham pas mal de solides gaillards avant leur temps.

— Le filon de graisse ?

— Oui, cela vient avec l'embonpoint. Les plus gros ne sont pas les meilleurs pour suivre la piste.

— Je ne l'avais jamais entendu dire.

— Pas possible ? C'est pourtant un fait que tout le monde peut constater ; et il n'y a pas à en démordre. Un homme gros peut avoir le dessus lorsqu'il s'agit d'un violent effort momentané, mais, pour tenir le coup qui dure, la graisse ne vaut rien. Endurance et embonpoint ne marchent guère ensemble. Compte sur les petits hommes nerveux pour s'attacher à ce qu'ils entreprennent, comme un chien maigre après un os. Du diable, si les gros en sont capables !

— Bon Dieu ! interrompit Louis Savoy, c'est pas de la blague, ça ! Je connais un gars aussi épais qu'un buffle. Avec lui, à la ruée de Sulphur Creek, trottait un nommé Lon Mac Fane. Vous connaissez ce Lon Mac Fane, ce petit Irlandais à la tignasse rousse, qui rit toujours ? Ils marchent et marchent tout un jour et toute une nuit. Le gros père devient très fatigué et se couche à chaque instant dans la neige. Alors, le petit cogne sur le gros pour le faire relever et le gros pleure comme un gosse. Et le petit cogne et cogne — et longtemps pendant le trajet — cogne sur le gros jusqu'à ce qu'ils arrivent dans ma cabane. Il n'a pu se tirer de mes couvertures avant trois jours. Jamais je n'ai vu pareille femelle ! Non, jamais ! Ah ! il l'avait, lui, ce que vous appelez le filon de graisse !

— Qu'est donc devenu le fameux Axel Gunderson ? demanda Prince.

Le grand Scandinave, avec son odyssée obscurcie d'événements tragiques, avait laissé une profonde impression sur l'esprit de l'ingénieur des mines.

— Il est enterré quelque part, là-bas... Et, de la main, il balaya vaguement la direction de l'Est mystérieux.

— C'est le plus gros type qui se soit jamais aventuré vers l'Eau Salée, ou acharné sur la piste d'un élan, ajouta Bettles, mais il constitue l'exception qui confirme la règle. Voyez sa femme, Unga, elle pèse au plus cent dix livres, pas une once de superflu. Elle l'aurait vaincu en endurance, rattrapé, voire même dépassé, le cas échéant. Elle eût remué ciel et terre pour arriver à ses fins.

— Mais elle l'aimait, objecta l'ingénieur.

— Ce n'est pas cela. C'est...

— Écoutez, frères, — interrompit Sitka Charley de la place qu'il occupait sur la boîte aux provisions. Vous avez parlé du filon de graisse qui empâte les muscles des hommes gros, de l'abnégation et de l'amour des femmes, et vous avez bien parlé ; mais je songe à des choses qui se passaient lorsque la contrée était jeune et que les feux des hommes étaient aussi éloignés les uns des autres que des étoiles. C'est alors que j'ai eu affaire à un gros, à un filon de graisse, et à une femme. Bien qu'elle fût petite, son cœur était bien plus grand que celui de l'homme. Et elle avait du cran.

Nous suivions une rude piste le long de l'Eau Salée ; le froid était rigoureux, la neige épaisse et la faim dévorante. Et la femme aimait d'un amour puissant — on ne peut mieux dire.

Frères, le sang rouge des Siwash coule dans mes veines, mais mon cœur bat pour les blancs. Aux péchés de mes aïeux, je dois l'un ; aux vertus de mes amis, je suis redevable de l'autre. Une grande vérité m'est apparue, lorsque j'étais enfant. J'ai appris que la terre appartenait à vous et à votre race ; que les Siwash ne pouvaient rivaliser avec vous et que, comme le caribou et l'ours, ils étaient destinés à mourir dans le froid. Alors, je me suis ap-

proché de la chaleur, assis parmi vous, près de vos feux, et voyez, je suis devenu des vôtres.

J'ai beaucoup vu, en mon temps. J'ai appris des choses étranges ; sur les grandes pistes, j'ai trimé avec des gens de bien des races. C'est pourquoi je sais peser les actes, juger mes semblables et réfléchir.

Je vais vous parler sévèrement tout à l'heure d'un homme de votre clan, je sais que vous ne le prendrez pas en mauvaise part ; et si je loue quelqu'un de mes aïeux, je suis certain que vous ne me ferez pas ce reproche :

« Sitka Charley est un Siwash ; son regard est faux et il y a peu d'honneur dans sa parole. » Est-ce vrai ?

Le cercle des auditeurs grogna en signe d'assentiment.



Sitka Charley, l'Indien Siwash, poursuivit :

La femme dont je vais vous parler s'appelait Passuk. Je l'avais achetée honnêtement à ses parents qui étaient de la côte, et leur totem Chilcat se dressait à l'extrémité d'un bras de mer.

Mon cœur n'allait pas vers elle, et je ne me souciais nullement de ses regards. D'ailleurs, elle levait rarement les yeux ; elle était timide et farouche, comme les filles jetées brusquement dans les bras d'un inconnu.

Comme je viens de le dire, il n'y avait dans mon cœur aucune place où elle pût se glisser, mais je projetais un grand voyage,

j'avais besoin de quelqu'un pour nourrir mes chiens et pour manier la pagaie avec moi pendant les longs jours sur le fleuve.

Une seule couverture pouvait nous protéger tous deux, et je choisis Passuk.

Ne vous ai-je pas dit que j'étais au service du gouvernement ? Sinon, il est bon que vous le sachiez.

On m'embarqua sur un bateau de guerre, avec mes traîneaux, mes chiens et des provisions de conserves, et Passuk m'accompagna.

Nous nous dirigeâmes vers le Nord, vers les glaces qui constituent, l'hiver, le rivage de la mer de Behring, et là on nous débarqua, moi, Passuk et les chiens.

Je reçus de l'argent du gouvernement, des cartes d'un pays inconnu des hommes et des dépêches. Celles-ci étaient scellées, protégées soigneusement contre les intempéries, et j'avais ordre de les délivrer aux baleiniers de l'Arctique, pris dans les glaces à l'embouchure du grand Mackenzie. Jamais on ne vit plus grande rivière, excepté notre Yukon, la mère de toutes les rivières.

Mais tout ceci importe peu, car mon récit ne traite ni des baleiniers, ni de mon hivernage près du Mackenzie.

Plus tard, au printemps, lorsque les jours devinrent plus longs et la neige praticable, nous regagnâmes le Sud, Passuk et moi, vers la contrée du Yukon.

Ce fut un pénible voyage, mais le soleil guidait nos pas.

C'était alors une contrée déserte, et nous remontâmes le courant à la perche et à la pagaie jusqu'à Forty-Mile.

Il faisait bon revoir des visages blancs et nous nous arrê tâmes sur la rive.

Dans cet hiver cruel, l'obscurité et le froid tombèrent sur nous et, avec eux, la famine. L'agent de la Compagnie allouait à chaque homme quarante livres de farine et vingt de lard. Les haricots manquaient.

Les chiens hurlaient sans cesse ; il y avait des ventres creux et des visages émaciés. Les hommes forts devenaient faibles, et les faibles succombaient. Les cas de scorbut étaient fréquents.

Un soir, nous étions réunis dans le magasin ; la vue des rayons dégarnis nous faisait sentir davantage le vide de notre estomac. Nous parlions bas, à la lueur du feu, car les bougies avaient été mises de côté pour ceux en qui le printemps trouverait encore un souffle de vie.

On discuta, et il fut décidé qu'un homme partirait jusqu'à l'Eau Salée, afin de faire connaître au monde notre misère. Là-dessus tous les yeux se tournèrent vers moi, car on me considérait comme un hardi voyageur.

— Il y a sept cent milles, dis-je, d'ici à la Mission Haines, sur le bord de la mer, et pas un pouce de ce trajet qui puisse s'effectuer autrement que sur les raquettes. Donnez-moi la fleur de vos chiens, le meilleur de vos provisions et j'irai. Et Passuk viendra avec moi.

Ils acceptèrent.

Alors se leva l'un d'entre eux, le grand Jeff, un Yankee solidement charpenté et bien musclé. Son discours fut à l'avenant. Lui aussi, disait-il, était un grand voyageur né pour les raquettes et

nourri au lait de buffle. Il m'accompagnerait pour passer la consigne à la Mission, au cas où je succomberais en route.

J'étais jeune et ne connaissais pas les Yankees. Comment aurais-je su que ses paroles vantardes trahissaient le filon de graisse, ou que les Yankees capables de grandes choses ne parlaient pas tant ?

Donc, nous prîmes les plus vigoureux des chiens, le meilleur des provisions, et partîmes sur la piste tous trois, Passuk, le grand Jeff et moi.

Vous qui m'entendez, vous avez frayé la neige vierge, peiné à la perche de direction, et vous savez ce que signifient les amas de glaçons ; aussi, je n'insisterai pas sur les difficultés du voyage. Sachez seulement que, certains jours, nous faisons nos dix milles, d'autres, trente milles, mais le plus souvent dix.

Les aliments « de choix » que nous avons préférés n'étaient pas fameux, et nous dûmes nous rationner dès le départ. De même, la crème des chiens ne valait pas cher, et nous avons peiné à les faire tenir sur leurs pattes.

Arrivés au Fleuve Blanc, nos trois traîneaux furent réduits à deux, et nous n'avions couvert que deux cents milles. Mais nous ne laissions rien perdre. Les chiens qui mouraient dans les traits passaient dans l'estomac des survivants.

Nous atteignîmes Pelly sans avoir entendu un seul bonjour ni aperçu la moindre fumée.

J'avais espéré y trouver des vivres et y laisser le grand Jeff qui, déjà fatigué de la piste, ne cessait de geindre.

Mais le facteur avait les poumons attaqués, les yeux brillants de fièvre, et sa cache était presque vide. Il nous fit voir que celle du missionnaire ne contenait rien non plus, et nous montra la tombe de celui-ci, sur laquelle s'amoncelaient des quartiers de roc pour protéger son cadavre contre les chiens.

Nous aperçûmes un groupe d'Indiens, mais, parmi eux, ni enfants, ni vieillards, et il était évident que peu de ceux qui restaient reverraient le printemps.

Nous poursuivîmes donc notre marche, le ventre vide et le cœur gros, avec quelque cinq cents milles de neige et de silence entre nous et la Mission Haines, au bord de la mer.

C'était l'époque des longues nuits, et à peine, si à midi le soleil parvenait à éclairer l'horizon vers le Sud. Mais les amas de glaçons étaient plus petits et la marche plus aisée.

Je pressais les chiens et je m'arrêtais tard, dans la nuit, pour reprendre la piste à la première heure, le lendemain.

Comme je l'avais dit à Forty-Mile, chaque pouce de terrain devait être parcouru sur des raquettes, et celles-ci produisaient sur nos pieds de larges plaies qui se fendillaient et se desséchaient, mais se refusaient à guérir. De jour en jour, elles devenaient plus douloureuses, si bien que le matin, quand nous nous chaussions, le grand Jeff pleurait comme un gosse.

Je l'avais mis devant le traîneau le plus léger pour frayer la piste, mais il se débarrassait de ses raquettes pour être plus à l'aise.

Naturellement, la neige n'étant pas tassée, ses mocassins laissaient de grands trous où les chiens s'enfonçaient, ce qui empi-

rait leur état, car leurs os étaient prêts à percer la peau.

Je lui fis entendre de dures paroles et il me jura de ne plus recommencer, mais il manqua à sa promesse. Alors, je le battis avec le fouet des chiens, et après cela ils ne s'enfoncèrent plus.

C'était un enfant ; de plus, il souffrait, et il avait le filon de graisse.

Mais que faisait Passuk, pendant tout ce temps ?

Tandis que l'homme gémissait, étendu près du feu, elle cuisinait ; au matin, elle m'aidait à atteler les chiens, le soir à les déteiler, et elle les assistait dans leur travail, leur facilitait la marche en aplanissant la neige de ses raquettes.

Passuk — comment m'expliquerai-je ? J'avais admis une fois pour toutes qu'elle fit tout cela, et je n'y prêtais plus d'attention, tellement j'avais l'esprit préoccupé par d'autres questions. En outre, j'étais jeune et connaissais peu la Femme.

En faisant un retour sur le passé, aujourd'hui seulement je finis par comprendre.

Notre compagnon n'était plus bon à rien.

Malgré l'épuisement des chiens, il se faisait traîner par eux, à la dérobée, quand il restait en arrière.

Passuk dit qu'elle s'occuperait de l'unique traîneau et il ne resta plus rien à faire pour l'homme.

Au matin, je lui tendais sa portion équitable de nourriture, et je l'envoyais seul sur la piste. Alors, la femme et moi levions le camp, chargions les traîneaux et harnachions les chiens.

Vers midi, au déclin du soleil, nous rattrapions le grand Jeff dont les larmes étaient gelées sur ses joues, et nous le dépassions.

À la nuit tombante, nous installions notre campement ; nous mettions à part sa ration de vivres, étalions ses fourrures de couchage et allumions un grand brasier, afin qu'il pût nous retrouver.

Plusieurs heures après, il arrivait en boitant, mangeait en pleurant et en gémissant, puis s'endormait.

Il n'était pas malade, cet homme, mais simplement meurtri et fatigué par la piste et affaibli par la faim. Cependant, Passuk et moi étions aussi mal en point ; nous faisons tout le travail, et lui rien ; mais il avait le filon de graisse, dont a parlé notre frère Bettles. Au reste, nous ne manquions jamais de lui donner sa ration.

Un jour, nous rencontrâmes deux ombres, errant dans le Silence : un homme et un jeune garçon, des blancs. La glace ayant cédé sur le Lac Lebarge, avait englouti la plus grande partie de leur équipement.

Chacun d'eux portait une couverture jetée sur les épaules. À la nuit, ils allumaient un feu et se tenaient courbés dessus jusqu'au matin.

Ils ne possédaient qu'un peu de farine. Ils la délayaient dans de l'eau chaude et buvaient ce mélange. L'homme me montra huit tasses de farine, toute leur richesse. Et Pelly, où la famine régnait, était encore à deux cents milles de là !

Ils nous dirent aussi qu'un Indien marchait à quelque distance derrière eux ; qu'ils avaient partagé loyalement avec lui, mais qu'il n'avait pu les suivre. Je ne crus pas leur histoire de partage

loyal, sinon l'Indien aurait pu tenir le pas. Mais je ne pouvais leur donner aucune nourriture.

Ils essayèrent de me voler un chien — le plus gros, pourtant très maigre — mais je leur mis mon revolver sous le nez et leur dis : Filez !

Et ils partirent vers Pelly, en chancelant comme des hommes ivres à travers le Silence.

Il ne me restait que trois chiens et un seul traîneau et les bêtes n'avaient plus que la peau et les os.

Lorsque le bois est rare, le feu ne brûle que faiblement et la hutte se refroidit.

Il en était de même pour nous.

Quand on est mal nourri, le froid mord dur, et nos visages étaient noirs et gelés, au point que nos propres mères ne nous eussent pas reconnus. Nous avions les pieds cruellement meurtris.

Au matin, quand j'attaquais la piste, la sueur m'inondait de l'effort que je faisais pour ne pas crier de douleur en commençant à marcher avec les raquettes.

Passuk ne desserrait pas les dents, mais piétinait en avant pour tasser la neige.

L'homme hurlait.

Le Thirty-Mile coulait rapide, et le courant rongait la glace par dessous ; on y voyait en quantités des trous d'air et des fissures, et pas mal d'eau libre.

Un jour, nous rejoignîmes l'homme, en train de se reposer, car il était parti en avant le matin, comme de coutume. Mais, entre lui et nous, il y avait un espace d'eau, dont il avait fait le tour en suivant la glace du bord, trop étroite pour permettre à un traîneau de passer.

À la fin, nous trouvâmes une passerelle de glace.

Passuk ne pesait pas lourd ; elle marcha la première, tenant horizontalement un long bâton pour le cas où la glace aurait cédé. Elle parvint à traverser, sur ses larges raquettes. Alors, elle appela les chiens. Comme ceux-ci n'avaient ni bâton, ni raquettes, la glace se brisa sous eux et ils furent happés par l'eau.

Je me cramponnais à l'arrière du traîneau. À la fin, les traits se rompirent et les bêtes disparurent sous la glace.

Ils n'avaient pas beaucoup de viande sous la peau, mais je comptais sur eux pour nous fournir de quoi manger pendant une semaine, et voilà qu'ils étaient partis !

Le lendemain, je partageai en trois les maigres provisions qui nous restaient, et j'informai le grand Jeff qu'il avait le choix de nous suivre ou de nous lâcher, car il importait, avant tout, d'accélérer notre allure.

Il éleva la voix, pleurnicha sur ses pieds meurtris, sur ses malheurs, et proféra des paroles blessantes contre la camaraderie.

Nos pieds aussi étaient meurtris, plus que les siens, peut-être, car nous avions peiné avec l'attelage et tous les soucis de la route nous encombraient.

Le grand Jeff nous jura qu'il mourrait plutôt que de reprendre la piste ; alors Passuk ramassa une couverture de peaux, moi une casserole et une hache, et nous nous préparâmes à partir.

Mais elle jeta les yeux sur la portion de l'homme et dit : « Ce serait un crime de gaspiller de la bonne nourriture pour cet avorton. Mieux vaut qu'il meure. »

Je secouai la tête et répondis : « Non ! on n'abandonne pas ainsi un camarade ! »

Elle me parla ensuite des hommes de Forty-Mile ; elle me dit qu'ils étaient nombreux et bons, et me rappela qu'ils comptaient sur moi pour avoir à manger au printemps.

Comme je continuais de répondre négativement, Passuk arracha mon revolver de ma ceinture, d'un geste rapide, et, selon l'expression de notre ami Bettles, elle envoya le grand Jeff au sein d'Abraham avant son temps.

Je réprimandai Passuk pour son acte, mais elle ne témoigna ni regret ni tristesse et, au fond de mon cœur, je lui donnai raison.



Sitka Charley s'arrêta de parler pour jeter quelques morceaux de glace dans la batée sur le poêle.

Les hommes se turent et un frisson courut le long de leur échine quand ils entendirent les cris plaintifs des chiens qui hurlaient leur misère dans la bise glaciale.

— Chaque jour, Passuk et moi découvrions, dans la neige, l'endroit foulé où avaient dormi les deux ombres, et nous souhaitions

ardemment les retrouver avant notre arrivée à l'Eau Salée.

Peu après, nous croisâmes l'Indien qui marchait comme un autre fantôme, le cou tendu dans la direction de Pelly.

Il nous confia qu'ils n'avaient pas loyalement partagé leurs vivres, l'homme et le jeune garçon, et, depuis trois jours, il manquait de farine.

Tous les soirs, il faisait bouillir des lambeaux de ses mocassins dans une tasse, puis les mangeait. Le cuir allait aussi lui faire défaut.

C'était un Indien de la côte, ainsi que me l'apprit Passuk, qui parlait sa langue. Étranger dans le Yukon, il ne connaissait pas la route, cependant il se dirigeait droit vers Pelly.

Quelle distance l'en séparait encore ? Deux sommeils ? Dix ? Une centaine ? Il n'en savait rien. Il allait là bas, voilà tout, et il était trop loin pour songer à rebrousser chemin.

Se rendant compte que, nous aussi, nous étions à court, il ne nous demanda pas de nourriture.

Passuk regarda le sauvage, puis tourna ses yeux vers moi, comme si son esprit était partagé entre deux idées, telle une perdrix dont les petits sont en danger.

Je la fixai et lui dis :

— Les autres ont mal agi envers cet homme. Lui donnerai-je une partie de nos provisions ?

Je vis ses yeux briller d'une courte joie, mais elle examina longuement l'homme, puis moi. Ses lèvres se serrèrent avec une ex-

pression de dureté et elle répondit :

— Non. L'Eau Salée est bien loin, et la mort aux aguets. Il vaut mieux qu'elle enlève cet inconnu et épargne mon homme Charley.

L'homme s'éloigna dans le Silence, vers Pelly.

Cette nuit-là, Passuk pleura. Jamais je ne l'avais vue verser des larmes. Ce ne pouvait provenir de la fumée du feu, car le bois était sec. Je m'étonnai de sa tristesse, et je crus que son cœur de femme avait faibli devant le mystère de la piste et la souffrance.

La vie est une chose étrange. J'y ai souvent réfléchi et j'ai longuement médité sur elle ; cependant son secret, loin de s'éclaircir, ne fait qu'augmenter pour moi.

Pourquoi cette soif de vivre ?

C'est un jeu auquel personne ne gagne. Vivre, c'est peiner et souffrir jusqu'au moment où la vieillesse s'appesantit sur nous, et que, las, nous laissons tomber nos mains sur les cendres froides des feux éteints.

La vie est cruelle. C'est dans la souffrance que l'enfant aspire son premier souffle, et dans la douleur que, devenu vieux, il exhale son dernier soupir ; et chaque jour de son existence a amené sa part d'ennuis et de tristesses.

Pourtant, il avance vers la mort, qui lui tend les bras, en chancelant, en tombant, en détournant la tête, mais il lui résiste jusqu'au bout.

La mort est douce ! Il n'y a que la vie, et toutes les choses inhérentes à la vie, qui blessent. N'empêche que nous l'aimons et

haïssons la mort. N'est-ce pas étrange ?

Nous parlâmes peu, Passuk et moi, dans les journées qui suivirent.

La nuit, nous gisions dans la neige comme des morts, et au matin nous reprenions notre route, à notre allure de fantômes.

La vie s'était retirée de tout ce qui nous entourait. Nous ne voyions ni ptarmigans, ni écureuils, ni lièvres à raquettes, rien !

La rivière coulait, silencieuse, sous son manteau blanc. La sève restait figée dans les arbres, et le froid était rigoureux comme à présent.

Les étoiles, la nuit, paraissaient plus proches et plus grandes, et elles sautillaient et dansaient à nos yeux. Le jour, les chiens du soleil nous éblouissaient au point que nous croyions voir plusieurs soleils. Toute l'atmosphère brillait et étincelait, et la neige ressemblait à la poussière de diamant.

Aucune chaleur, aucun bruit, rien que le froid piquant et le Silence.

Comme je viens de vous le dire, nous marchions ainsi que des fantômes, comme dans un rêve, sans la moindre notion du temps. Mais nos visages et nos âmes étaient tendus vers l'Eau Salée, et nos pieds inlassables nous portaient vers elle.

Nous campâmes près de la Takheena, sans nous en douter. Nos yeux regardèrent le Cheval Blanc sans le voir. Nos pieds foulèrent à notre insu le portage du Canyon. Nous étions devenus insensibles.

Souvent, nous culbutions en route ; à chaque chute, nos faces restaient tournées vers l'Eau Salée.

Nos dernières provisions s'épuisèrent. Nous les avions partagées loyalement, Passuk et moi, mais elle tombait plus fréquemment et, au Carrefour du Caribou, ses forces l'abandonnèrent.

Le matin nous trouva couchés sous notre unique couverture ; cependant, nous ne reprîmes pas la piste. J'étais résolu à rester là et à attendre la mort avec Passuk, la main dans la main, car j'avais vieilli et appris à connaître l'amour de la Femme.

La Mission Haines se trouvait encore à quatre-vingts milles au delà du grand Chilcoat, dont le sommet balayé par les ouragans se dressait bien au-dessus de la limite des bois.

Passuk me parla à voix basse et je dus appuyer mon oreille contre ses lèvres pour pouvoir l'entendre.

Et à ce moment, parce qu'elle n'avait plus à redouter ma colère, elle m'ouvrit son cœur et m'avoua son amour et d'autres choses que je n'étais pas arrivé à comprendre.

Elle me dit :

« Tu es mon homme, Charley, et j'ai toujours été une bonne épouse pour toi. Tous les jours, j'ai allumé ton feu et préparé tes aliments, nourri tes chiens, manié la pagaie ou frayé la piste, tout cela sans une plainte.

« Jamais je ne t'ai dit qu'il faisait plus chaud dans la cabane de mon père, ou que la nourriture était plus abondante au Chilcat. Lorsque tu as parlé, j'ai écouté ; lorsque tu as commandé, j'ai obéi. Est-ce vrai, Charley ? »

Je répondis :

— Oui, c'est vrai !

Elle reprit :

« Quand tu es venu au Chilcat et que, sans daigner me regarder, tu m'as achetée comme on achète un chien, et que tu m'as emmenée, mon cœur était irrité contre toi et rempli d'amertume et de crainte. Mais tout cela est loin !

« Tu as été bon pour moi, Charley, comme on est bon pour son chien. Il n'y avait pas de place pour moi en ton cœur ; pourtant, tu m'as traitée avec bienveillance et justice.

« J'étais à tes côtés dans les actes de hardiesse que tu as accomplis et dans les grandes entreprises que tu as dirigées. Je t'ai comparé aux hommes des autres races, j'ai vu que tu pouvais tenir ta place parmi eux avec honneur, que ta parole était sage et ta langue véridique.

« Je suis devenue fière de toi, au point que tu as fini par remplir tout mon cœur et toutes mes pensées.

« Tu étais pour moi comme le soleil d'été lorsque sa piste dorée tourne en cercle sans quitter le ciel. Et partout où je jetais mon regard, je contemplais le soleil. Mais ton cœur restait froid, Charley, et il n'y avait toujours pas en lui la moindre place pour moi. »

Je répondis encore :

— C'est exact. Il était froid, et ne contenait pas de place pour toi, mais cela est le passé. À présent, mon cœur fond comme la neige au printemps, lorsque le soleil reparaît.

Tout se détend sous le grand dégel. L'eau courante bruit, les choses vertes bourgeonnent ou pointent. On entend le vol des perdrix, le chant des rouges-gorges et une grande harmonie. L'hiver est vaincu, Passuk, et j'ai appris ce qu'est l'amour d'une femme. »

Elle sourit, se pressa plus étroitement contre moi, et elle ajouta : « Je suis heureuse ! »

Pendant un long moment elle resta immobile, respirant faiblement, sa tête appuyée contre ma poitrine. Ensuite, elle murmura :

« C'est ici que finit la piste, et je suis à bout de forces. Mais je voudrais, avant de me reposer, te parler d'autres choses.

« Il y a bien longtemps, lorsque j'étais encore une petite fille du Chilcat, je jouais toute seule parmi les balles de fourrures dans la cabane de mon père ; car les hommes étaient partis à la chasse et les femmes et les jeunes garçons s'occupaient à rentrer la viande.

« Nous étions au printemps. Je me trouvais seule. Un grand ours brun, affamé, qui sortait de son sommeil hivernal, et dont la fourrure plissait sur les os, passa la tête dans la cabane en grognant : Ouf ! À ce moment mon frère rentrait avec le premier traîneau de viande. Il lutta contre l'ours à l'aide de tisons qu'il retirait du feu et les chiens, tout harnachés, le traîneau toujours derrière eux, sautèrent sur le monstre. Ils déchaînèrent une grande bataille et beaucoup de vacarme, roulèrent dans le feu : les balles de fourrures furent éparpillées et la cabane bouleversée.

« À la fin, l'ours succomba. Dans la gueule, il gardait les doigts de mon frère, et le visage de celui-ci était labouré des marques de ses griffes.

« As-tu remarqué l'Indien sur la piste de Pelly ? Sa moufle qui n'avait pas de pouce et la main qu'il réchauffait à notre feu ? C'était mon frère ! Je lui ai refusé à manger, et il est parti dans le Silence, sans nourriture. »



Tel fut, frères, l'amour de Passuk, qui mourut dans la neige, près du Carrefour du Caribou.

C'était un amour puissant, car elle renia son frère pour l'homme qui la conduisait sur une piste de misère et à une fin cruelle.

Et mieux encore : son amour était si grand qu'elle se sacrifia elle-même.

Avant de fermer les paupières pour toujours, elle prit ma main et la glissa sur sa poitrine, sous sa parka en peaux d'écureuils. Je sentis un sachet bien rempli, et je compris enfin pourquoi elle s'était affaiblie. Chaque jour, nous avions divisé loyalement notre nourriture, jusqu'au dernier morceau ; mais, chaque jour, elle n'avait mangé que la moitié de sa part. Le reste était allé remplir le sachet.

Elle dit :

— Ici se termine la piste pour Passuk, mais la tienne, Charley, continue bien loin encore, par-dessus le grand Chilcoot jusqu'à la Mission Haines, près de la mer. Elle mène bien loin, éclairée par

de nombreux soleils, à travers des pays inconnus et des mers étrangères ; elle est longue et pleine d'honneur et de gloire.

« Elle mène aux cabanes de nombreuses femmes et de bonnes épouses, mais elle ne conduira jamais à un plus grand amour que celui de Passuk. »

Je savais qu'elle disait vrai, mais une sorte de folie me saisit. Je jetai loin de moi le sachet et je jurai que mon voyage était terminé. Ses yeux fatigués se voilèrent de larmes et elle ajouta :

« Sitka Charley a vécu avec honneur parmi les hommes, et jamais il n'a manqué à sa parole. Ne tient-il donc plus compte de cet honneur, pour prononcer de vaines paroles près du Carrefour du Caribou ? Ne se souvient-il plus de ceux de Forty-Mile, qui lui ont donné le meilleur de leurs provisions et la fleur de leurs chiens ? Jusqu'ici, Passuk n'a cessé d'être fière de son homme ; qu'il se lève, chausse ses raquettes et parte, s'il ne veut perdre son estime. »

Lorsqu'elle se fut refroidie dans mes bras, je me levai, je recherchai le sachet bien rempli, laçai mes raquettes et repris ma route en chancelant, car mes genoux étaient faibles, mes oreilles bourdonnaient, j'étais pris de vertiges et d'éblouissements.

Il me semblait revoir les pistes depuis longtemps oubliées, parcourues dans mon enfance. Assis près de marmites pleines, à la fête du potlach, j'élevais la voix pour chanter et je dansais devant des hommes et des jeunes filles, accompagné du son des tambours en peau de morse. Ou bien Passuk me tenait par la main et lorsque je me couchais pour dormir, elle veillait près de moi. Lorsque je trébuchais et tombais, elle me relevait. Lorsque

je me perdais dans la neige épaisse, elle me ramenait sur la bonne piste.

Et c'est ainsi que, comme un homme privé de raison, poursuivi d'hallucinations et dont les pensées sont égayées par le vin, j'arrivai à la Mission Haines, près de la mer.



Sitka Charley ouvrit les rideaux de la tente.

Il était midi. Vers le Sud, disparaissant derrière la morne colline d'Henderson, le soleil posait sur l'horizon son disque glacial. De chaque côté, les chiens du soleil brillaient. Dans le ciel, la gelée étincelante formait comme un réseau de fils de la vierge.

Au premier plan, à côté de la piste, un chien-loup, les poils hérissés par le froid, pointait son long museau et hurlait lugubrement.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/En_pays_lointain_%28recueil%29.
Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme :
liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.